

# journal d'expressions libertaires



Amour,

Mon amour,

J'ai tellement envie, ce soir, que tout le monde arrête de se dire à l'oreille: « le bonheur, c'est éphémère. . . » ou encore « pour un mois de douleur, une seconde de bonheur intense ». Trois tonnes de vomis, pour une goutte d'extase, une fosse de merde, pour une pépite de rire.

Je lis des tas de choses et je pense à toi. J'ai des idées plein la tête. Je les organise à la finesse de ton corps. C'est complexe et intense. Mais plus intense. Je découvre et je sens comme je t'aime et je te comprends. Je lis de la physique et les contes de Grimm: C'est bien la même chose: de la gourmandise, quel plaisir! ma tête s'ouvre et le bonheur est facile. Je bouffe beaucoup de conserves, alors je pète dégueulasse!

Je t'aime!

Mon amour,

Aujourd'hui, j'ai lu dans un journal: « pendant ces trente ans, j'ai été heureux. Le bonheur fou ». Voilà ce qu'on veut: le bonheur fou qui dure: serein dans le corps et exalté dans la tête, fou dans le corps et serein dans la tête. Ça aspire la tête, le corps, l'univers, mais on est jamais perdu, toujours en harmonie . . . et ça dure. Faut que je te dise quelque chose: le bonheur, ça dure. Je le sens. Je le lis. Je l'apprends et je t'aime et je le rêve. L'intuition, c'est aussi du savoir, non ? Quand je rentrerai, quand tout ira mieux dans ma tête, il faudra qu'on prépare un colloque sur un anarchisme positif, avec I.R.L. Alors, il faudra qu'on commence par ça: notre bonheur fou. Quand on fait l'amour, par exemple: on se découvre l'un l'autre de plus en plus. On s'interpénètre le corps et la tête: moralité: c'est une activité scientifique. Je te lèche la sueur, me voilà prix Nobel de ta peau!

Salutations libertaires et anarchistes Baisers  
Christophe.

I.R.L. Informations et Réflexions  
Libertaires / Directeur de publication:  
Alain Thévenet / Commission  
paritaire: 55270 / ISSN: 0398-  
5725 / Imprimé par Bosc Frères /  
Dépôt légal à parution / Rédaction  
et administration: IRL c/o ACLR  
13 rue Pierre Blanc 69001 Lyon  
tél. 78 29 28 26 / Réunions de  
rédaction tous les mardis à 20h30/  
Abonnements: 5 numéros (1 an):  
90 F - 10 numéros (2 ans): 170F  
ajouter 10 francs pour l'étranger.

UN ABSOLU DECHIREMENT, page 3

POUR UN ANARCHISME PRO-POSITIF (SUITE), page 4

NOT DES LEBENS (NOSTALGIA '68), pages 5 à 11

DE L'USAGE DE L'HISTORIOGRAPHIE DE LA MEMOIRE ET DE L'HISTOIRE, pages 12 et 13

AVIS DE LECTURE (POULAILLE, DAGERMAN, GUILLON...), pages 14 à 17

LETTRES A IRL, pages 18 et 19

LA REVOLUTION AUTOGEREE AU VENEZUELA (27 et 28 FEVRIER 89), pages 20 et 21

EST-INFOS: LA RUSSIE DE GORBATCHEV, pages 22 et 23

ASPECTS DE L'INTIFADA, pages 24 et 25

L'AFGHANISTAN, page 26

SHERLOCK HOLMES ET LE MYSTERE DES COMMUNAUTES, pages 27 à 31

LETTRE: CONTRE L'ORTHODOXIE, page 32

CONTRE LA THEOLOGIE ANARCHISTE, page 33

# UN ABSOLU DECHIREMENT

L'esprit conquiert sa vérité seulement à condition de se retrouver soi-même dans l'absolu déchirement.  
Hegel- Phénoménologie de l'Esprit

*Il y aurait eu ce rêve. C'était à Beyrouth, parmi les ruines et les carcasses fumantes. Des cadavres déchiquetés en émergeaient, qui dégageaient une odeur écoeurante de charogne humaine. J'étais plongé dans cette angoisse et dans cette terreur. Etrangement, cependant, malgré la peur, et qui la transcendait, du soleil, à travers les ruines fumantes, rayonnait une stupéfiante douceur de printemps. Près de moi, des personnes que j'avais aimées, et qui s'étaient peut-être haïes, réconciliées, parlaient entre elles.*

Au réveil, cela aurait été la nausée.

Au sang des morts de Beyrouth et d'Amérique latine, à l'extermination toujours possible du peuple kanak, s'ajoutait maintenant le sang des étudiants chinois. Comme tous les pouvoirs, celui-ci avait montré qu'il n'avait d'autre but que sa survie et, poussé à bout, n'avait su qu'utiliser la brutalité. L'armée «populaire», comme un piranha dans l'eau, avait tué, et tuerait encore.

Quand Pinochet massacre, ou Khomeiny (une bonne nouvelle quand-même, il est mort), l'indignation et la révolte n'ont pas d'arrière pensée et, se dirigeant vers un ennemi qui se désigne clairement comme tel, n'ont pas de raison de se teinter d'amertume. Ce qui meurt sous les balles de l'armée chinoise, ce sont des illusions que nous dénoncions déjà il y a vingt ans. C'est aussi l'utopie marxiste, déjà bien mise à mal, il est vrai, par d'innombrables et sanglantes répressions passées. Mise à mal aussi par le développement d'une économie de type capitaliste qui ôte toute justification au cadre totalitaire qui l'enserme.

A l'inverse, l'exemple de l'Afghanistan n'est pas plus réjouissant, où une dictature communiste va probablement être remplacée par une dictature religieuse. N'y a-t-il donc pas d'autre alternative à l'échec du marxisme que le triomphe du capitalisme et du totalitarisme obscurantiste. Pourtant, si l'échec capi-

taliste est moins patent, c'est seulement parce que la référence doctrinale est ici moins rigide. Mais le pillage de la planète et l'exploitation des hommes amènent inéluctablement une catastrophe que n'entrevoient pas seulement les opposants au système ou ses victimes mais des économistes ou des politologues tout à fait intégrés.

Il serait au moins rassurant de pouvoir proclamer, avec quelque chance de crédibilité, que, dès lors, la voie anarchiste est la seule possible. Mais, d'une part, il ne suffit pas de proclamer une vérité pour qu'elle soit reconnue, encore faut-il avoir quelques chances d'être entendu, ce qui n'est pas forcément le cas. D'autre part, je ne suis même pas sûr qu'il s'agisse d'une vérité, lorsqu'on l'énonce de façon aussi absolue. En effet, je crois que les aspirations et les critiques libertaires demeurent fondamentalement vraies, comme elles l'ont été à toutes les époques. Mais les schémas que nous utilisons et qui, jusqu'à il y a quelques années se montraient relativement utiles à la compréhension des événements qui nous assaillaient, sinon à l'action qui aurait pu les modifier, me paraissent aujourd'hui caducs, liés à une situation historique par rapport à laquelle nous nous trouvons en rupture. Cette situation était marquée par des affrontements de groupes: Nation contre nation, classe contre classe, etc . . . Aujourd'hui, le sentiment d'appartenance à un groupe, et les conditions même de cette appartenance s'effritent singulièrement. Les frontières entre les états, pourtant mise en place pour soutenir les intérêts d'un certain capitalisme s'effondrent, non sous la pression des peuples, mais sous celle d'un capitalisme dont les structures et les modalités ont fondamentalement changées. La mobilité géographique et professionnelle, volontaire ou non, est de plus en plus importante. Les groupes qui servaient de relais de compréhension ou d'action perdent leur cohérence. Les repères ainsi dispersés nous laissent désarmés et sans référence a priori.

Nous ne pouvons donc plus répondre aux événements en nous référant d'abord aux modes de pensée, aux structures de raisonnement, aux intérêts clairs d'un groupe auquel nous appartenions. Les filtres, concrets ou idéologiques, à travers lesquels nous appréhendons l'univers, se révèlent inadaptés, et ne nous permettent d'entrevoir qu'une photo périmée. Entre autres, le langage et le mode de pensée militants relèvent maintenant de l'incantation, et ne sont plus un outil.

Il reste Moi, et l'Univers, face à face, ou en présence. Ce sont peut-être cette immédiate proximité et cette totale solitude qui sont à l'origine de la solidarité première que nous éprouvons pour les étudiants chinois. Les forces qui s'opposent, là-bas dans la violence et le sang, sont aux prises ici, de manière plus floue, plus courtoise. Mais les enjeux sont les mêmes. Les étudiants chinois réclamaient la démocratie. Les conditions concrètes ne sont pas comparables; mais en Occident, où nous disposons certes d'une liberté d'expression qui est loin d'être négligeable, il n'est pas sûr que nous disposions d'un pouvoir concret sur l'administration des choses et sur notre propre existence, pouvoirs que le terme de «gouvernement du peuple» devraient impliquer.

Notre premier travail, et il est urgent, est donc d'essayer de comprendre ce monde, les structures et le langage qui le sous-tendent. C'est un préalable indispensable, si nous voulons avoir quelque chance qu'il soit *notre* monde. Nous ne sommes pas seuls dans cette recherche, mais nous voudrions aider à ce que toutes ces tentatives, pour l'instant éparses, de compréhension du monde, puissent servir à l'élaboration d'un nouvel anarchisme qui, comme celui qui l'a précédé, tente de posséder un pouvoir sur le monde et sur son évolution.

Alain



# POUR UN ANARCHISME PRO-POSITIF

Mon anarchisme, c'est un poème d'amour pour l'humanité.

Emu par la lecture des sages écrits de l'Italien Malatesta et du prince Kropotkine, encouragé par une poignée de jeunes gens qui ont redonné vitalité à cette idée plus que centenaire, gâvé de revues et de livres capables de faire tourner la tête à quiconque recherche sincèrement à changer le monde, surpris à réaliser un périodique déjà vieux.

Je me tords singulièrement les méninges pour trouver une direction à mes prochaines activités.

Je pourrais suivre la famille anarchiste et clamer ma fierté d'en être membre en toutes occasions: elles ne manqueraient pas.

Je pourrais m'éloigner d'elle en soulignant toutes ses contradictions, toute son inefficacité à affronter la réalité quotidienne et à imprimer son image sur les changements de société que certains militants désirent.

Je pourrais me recycler avec les Verts pour une politique qui, malgré toutes ses contradictions, me semble tout de même nécessaire à nos vies et à celles de nos enfants (et pour moi, ce n'est pas une métaphore, ainsi que pour toujours davantage d'ex-jeunes anarchistes. . .).

Je pourrais essayer de chercher dans les mots les outils qui me permettent d'exprimer mes sentiments et, pourquoi pas, mon idéal. . .

Je pourrais «me donner» complètement à mon travail, pour essayer de vivre le mieux possible, ou, si vous voulez, plus confortablement le quotidien.

## JE VOUDRAIS...

Je voudrais néanmoins tenter encore de réfléchir et de trouver des personnes avec qui pouvoir imaginer un monde différent et des propositions concrètes, une méthode efficace pour ne pas se résigner à compter les victimes et les injustices.

Je voudrais sentir autour de moi une sereine détermination à insérer nos utopies dans la vie de tous les jours, ou, plus modestement à ne pas se sentir toujours à la traîne.

Et alors, quoi faire ?

Avant tout, j'aimerais rencontrer tous les libertaires qui se sentent mal à l'aise dans les discussions de «bûcherons»\* qui se tiennent dans les milieux militants.

SVITE



J'aimerais qu'on discute calmement et sans aucun préjugé des questions qui reviennent constamment à l'esprit lorsqu'on essaie de voir le plus clair possible dans nos questions.

Par exemple: Mais qui détient aujourd'hui plus de pouvoir en France ? Okrent ou Fabius ? Qui sont les vrais décideurs dans notre société démocratique ?

Démocratie ? Mais existe-t-il un moyen d'aller au-delà de cette forme d'organisation sociale qui n'est pas égalitaire, ni vraiment solidaire, dans laquelle la liberté n'est pas toujours respectée, mais qui est toujours en évolution ?

Faut-il lutter contre une démocratie que nous considérons figée, ou notre travail doit-il s'insérer à l'intérieur de cette démocratie qui, apparemment, est évolutive ? Ou encore, faudra-t-il continuer à faire les «taupes» en espérant un nouveau 89, 48, 71, 17, 36, 56, 68, 71, 99 . . . nous permette de révolutionner une fois de plus les mœurs et les conditions de vie des gens ?

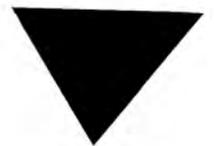
Les gens ? Le peuple ?

Mais qui, parmi ces milliers d'anarchistes militants se sent le courage de parler au nom du peuple, des gens ?

Déjà, les ténors de la vie politique, les têtes de liste, ceux qui tous les jours parlent pour toi et pour moi, ceux qui nous proposent un blanc plus blanc, un vert plus vert, parlent au nom du peuple, de la France, ou (c'est plus moderne), de l'Europe.

Alors, laissons leur ces paroles, puisque nous savons qu'elles n'ont pas pour objectif d'étendre ou d'élargir le pouvoir, mais, tout au contraire de le restreindre au seul cercle de ceux qui peuvent être présentés au bébé-show.

Essayons de faire entendre et comprendre nos paroles directes et, pourquoi pas, sincères, désireuses d'exprimer ce pourquoi nous nous sentons prêts, individuellement et collectivement, à faire pour changer la société.



Suite page 34

\* langue de bois.

# NOT DES LEBENS

« je suis au p'tit restau, en face » « Paella, etc... je me tape un steak, j'ai faim ».

*J'arrive à la porte, je trouve ça, épinglé. Elle rentre du travail. Moi, je chôme, c'est une vocation. On s'était entendue peu avant, on avait causé à bâtons rompus. Depuis l'été 68, qu'on s'était rencontrées, suivies, larguées, retrouvées. Je l'avais vue cet hiver, au théâtre, affalée sur un banc du fond. Elle dormait. On avait fait un synopsis de film, il y a cinq ans. A deux voix; il y avait beaucoup de monde dans le film. On l'a laissé au tiroir. Pour d'autres temps. Annie a fini son steak.*

*Il fait beau; j'ai besoin d'air.*

*Buttes-Chaumont, 15 février 1989. on a fini par trouver du papier. On a pris l'air. On a l'air de l'avoir pris. On a écrit sur l'air, en attendant d'avoir du papier:*

*nous voilà au bistrot; Annie écrit oralement. Ecrivain public, j'aurais dû faire ça. C'est un beau métier.*

*Claire*

**NOT DES LEBENS:** à la fois, la détresse et la nécessité de la vie. C'est l'expression

employée par Freud et reprise par Lacan. cf: Freud: L'Esquisse .

Lacan: L'éthique de la psychanalyse.

## NOT DES LEBENS

## ACTE I: ANNIE ARRIVE A LA VILLE

C'était au temps où on portait encore des porte-jarettelles. Et où les jupes raccourcissaient vertigineusement, si bien que, à cette époque, la préoccupation vestimentaire tournait à: comment raccourcir le plus possible le haut des jupes sans pour autant exhiber le haut des bas? L'année d'après, on a mis des collants, donc ça réglait la question. Puisqu'après, la question, tu sais, s'est renversée: une femme qui fait des gestes trop libres, c'est moins érotique!

Je venais du Jura. Enfin de ce qu'il en restait. Parce que mes parents, poussés par un vent descendant, avaient rejoint les faubourgs du chef-lieu du département. Annie entame ses profiterolles.

Avec derrière eux l'obligation d'abandonner les terres qui ne rapportaient plus rien. Et devant eux, les lumières de la ville.

Alors, les lumières, c'était le salariat, la sécurité par la soumission au labeur d'Etat et puis, c'était l'avenir de leurs enfants. Les études.

Donc, comme enfant jurassienne, je me suis retrouvée à habiter à partir de sept ans pour être plus près du centre de la grande lumière, dans la banlieue d'une ville, entre deux routes, genre autoroutes. Bien avant de partir du Jura, j'avais déjà perdu le Jura. On peut dire, il reste quelque chose au-dessus de la montagne, parfaitement inutilisable qui est une forêt de sapins plantés par mon grand-père avant ma naissance. A la limite re-vendable; parcelle re-vendable. Parcelle. Parcelle de moi-même, isolée dans la montagne.

*T'arrives à Lyon pour faire tes études? Tu t'inscris en fac?*

Voilà, en psycho. Alors pourquoi en psycho? C'est sur une phrase d'un professeur de philosophie. On étudiait un peu Freud, puis un jour, y a une élève qui avait fait des conneries. J'interviens et je dis au prof: « oh mais, c'est pas de sa faute, c'est inconscient»; et la prof me répond: « eh ben, si c'est inconscient, c'est d'autant plus grave». Et ça a eu un effet de questionnement sur moi suffisamment important, pour que j'y sois encore. Je n'ai pas cessé de m'intéresser à cet étrange étranger en nous qui n'arrêtaient pas de nous précipiter dans l'exil et dans la gravité.

*T'étais boursière?*

Oui, j'étais bonne élève, j'étais bonne élève, alors, j'étais boursière. C'était en 67. J'ai passé le bac en 66, je suis allée en fac l'année 66-67.

*Bon, alors te voilà arrivant dans les lumières encore plus grandes de la ville encore plus grande?*

Oui, c'est-à dire dans une banlieue encore plus banlieue. Parce que d'une certaine façon, plus on croit aller vers le centre, et plus on se retrouve ex-centrée. On va vers la lumière et on se retrouve à sa périphérie. Banlieue. J'étais dans une cité-U, c'est-à dire une sorte d'HLM bas, trois quatre étages, dans une zone sans arbres, sans eau, moderne, bétonnée cons-

ne-sais-quoi. De futurs diplômés. Ça me fait penser à la chanson que chantaient souvent Smaïn: « les gens de papier, la société de papier», parce que le plus important, c'était la course au papier, au diplôme. C'était un passage comme cible, reconnu collectivement. Je passe d'une classe à l'autre. Je passe.

Quand je sortais de mes cours de psycho, dans mon amphi nouvelle manière, la Doua en béton, toujours en escarpins bas, jupe bleue marine (on était en 67, hein), on passait par-dessus des tranchées, sur des planches, on traversait des éboullis, le vent sifflait dans des bidons rouillés percés. Je me dirigeais bravement à travers le désert, parce que j'imaginai que j'étais la seule à éprouver des sensations de désespérance pareille, vers la bibliothèque qui était un immense building au milieu de la table-rase et j'essayais de me comporter comme quelqu'un de nouveau dans un monde nouveau. Alors, mes seuls interlocuteurs pendant très longtemps, ont été les fichiers de la bibliothèque et les bureaucrates qui les surveillaient. J'essayais au milieu d'un texte, j'essayais de construire, ou de trouver une parole harmonieuse, dans un dédale organisationnel, communicationnel qui mettait à ma disposition un texte complètement dépecé: les auteurs d'un côté, les titres de l'autre; le fichier qui expliquait comment marchait le fichier. J'ai passé des heures, à ne jamais trouver ce que je cherchais et à trouver d'autres choses qui m'éparpillaient encore plus. Je ressemblais de plus en plus au paysage. J'étais une vraie catastrophe intérieure.

Trois cours par jour, trois matières différentes; formation générale, etc.

D'ailleurs, le premier jour, on a été accueillis par un prof, en amphi, qui nous a dit: « aujourd'hui vous êtes 490; l'année prochaine, vous serez 150. Il y a aujourd'hui dans l'amphi, 240 personnes qui n'existeront plus l'année prochaine». Moi, les autres, je les trouvais assez sympathiques, mais personne ne se parlait. Personne ne s'est parlé pendant très longtemps, parce qu'on était tous les uns pour les autres, des têtes à abattre.

Alors le soir, eh ben je rentrais dans la chambre de cité-U, après avoir mangé au resto-U. Je menais une vie de fille bien. Au début, je rentrais tous les week-end dans le Jura voir mes parents, avec ma valise de linge sale. Le linge sale

*quand on avait réussi ses études,  
on réussissait forcément sa vie*

Parcelle autiste, restée en plan dans la montagne. Parce qu'il y avait urgence de couper d'avec des racines qui ne nourrissaient plus, pour être précipité dans la promotion sociale et les études. Pour les générations d'avant moi, c'est-à-dire celles qui m'ont poussée vers le front, quand on avait réussi ses études, on réussissait forcément sa vie.

tamment en chantier. Catastrophique, je dirais. Alors on avait en effet 17 ans et on était très nombreux. On était les enfants du baby-boom et notre éducation, pour laquelle je remercie éminemment les services d'Etat, donc, avait nécessité la construction précipitée de locaux pour héberger nos futures cervelles, nos cervelles de futurs je-

## et puis, un jour, j'en ai eu marre et je suis arrivée à la maison sans mon linge sale

se lavait encore en famille. Mais alors, c'était une valise très lourde, parce que tous les week-end, je rapportais tous mes vêtements. Et comme j'avais pas d'argent, je faisais tout à pieds, de la gare de Lons à ma banlieue; et pareil le dimanche soir. Faire laver son linge par maman, c'est une garantie qu'on n'est pas paumée. Et puis un jour, j'en ai eu marre et je suis arrivée à la maison sans mon linge sale. Ça a été un grand moment. Une grande étape dans ma prise d'autonomie. Mon linge sale était à moi; mon linge sale m'appartenait. Mais alors, les deux premiers effets de cette prise de liberté, c'est que mon genre a tourné négligé. Je me débrouillais pour faire ma lessive dans ma chambre de cité-U (ce qui était sûrement interdit), mes jupes plissées ont commencé imperceptiblement à se chiffonner, mes chemisiers blancs à se ternir. Décidément, mes habits de jeune fille -rangée- ne convenaient plus du tout à mon style de vie de baroudeuse dans le béton.

Le deuxième effet, c'est que ma maman chérie, n'avait plus le droit de regard sur la façon dont je m'habillais. Donc, c'est là que j'ai commencé à raccourcir mes jupes artisanalement, à jeter ce que je ne pouvais décidément plus rafraîchir, et à me laisser tenter par quelques hardes pas cher que je dégotais au marché-aux-puces juste à côté de la cité-U. C'est ainsi que ma maman a vu au bout de quelques mois, débarquer chez elle une fille métamorphosée.

Au lieu du petit manteau gris ceinturé, un imper kaki, ceinturé. La jupe de lainage rouille à mi-mollet passait à mi-cuisses, etc...

Donc, j'avais à ma disposition, ma chambre, la salle de télé en bas. Et le trou noir de la banlieue autour. Les bâtiments étaient réservés aux filles. Les garçons étaient installés dans un bâtiment assez lointain, au-delà d'un parking. Et bien sur, les visites étaient interdites d'un bâtiment à l'autre. La mi-xi-té était interdite. Plus tard, la mixité a été un des étendards les plus violents que nous avons brandis. Tout devait devenir mixte. Les chambres, les vêtements, les corps, les comportements. Mais nous n'en sommes pas là. Les anciennes de la cité-U, celles qui avaient un ou deux ans de cité-U, passaient leurs soirées à la fenêtre de leur chambre, comme des insectes, à envoyer des signaux lumineux à l'aide de lampes de poche, aux garçons de la

cité d'enface, qui leur répondaient. Alors, il y avait un code assez élaboré dont je n'ai jamais pris connaissance. Sans doute parce que je suis une fille des bois et que j'étais déjà très éloignée de problématiques de communication aussi sophistiquées. J'étais plutôt du genre, avec quelques autres, à zoner dans les escaliers, à sortir clandestinement de la cité-U, pour essayer de rejoindre les humains, là où ils étaient encore rejoignables.

Au bout de la rue, en effet, il y avait un cani, un vieux cani pourri qui avait des allures de dernier relai pour désespérés post-atomiques, où on rencontrait les éjectés du système; familial, étudiantin, ouvrier. En amplifiant: les clodos. C'est comme ça que je suis devenue une gueuse. J'ai été très vite, d'ailleurs, initiée à la dureté qui m'attendait. Les gueux m'ont volé tout de suite un des rares objets précieux que je tenais de ma grand-mère: une bourse en argent. Quand on vit en exil, pas de répit. Pas de repos, pas de répit. Pour gagner mon argent de poche, je remplaçais le soir au resto-U la marchande de tickets. Dès le départ, j'ai eu un pied étudiantin, et un pied laborieux.

*T'avais des amis?*

Eh bien, non; pendant très longtemps, j'ai pas eu d'ami. C'était très difficile d'avoir des amis, parce que tout le monde vivait cet endroit comme un lieu de passage. Comme un lieu de non-vie. C'était un groupe complètement hétérogène. Les gens arrivaient de toutes les régions environnantes, avec comme projet, de se tirer de là le plus vite possible. Y avait bien une étudiante qui s'était installée dans sa chambre, avec

ciel plat qui venait s'écraser sur du béton et de la terre ouverte. Bon. Alors, mes premières rencontres ont été avec une foule de gens. Après cette immense solitude, je me suis retrouvée tout à coup comme enveloppée, portée par une foule de gens qui me ressemblaient et dont je ne savais pas du tout d'où ils sortaient.

Ça c'est passé comme ça: un soir, on nous convoquait pour une assemblée générale dans le hall du restau-U qu'on laissait ouvert exceptionnellement pour cette occasion. Et le thème de cette assemblée générale, c'était: la mixité dans la cité-U. Et alors, je n'avais absolument aucune conscience de l'importance de la question, ou même, de l'existence du problème. Moi, j'étais juste vierge et bluesy. J'écoutais Théolonius Monk.

Donc je me retrouve avec des filles et des garçons, au verbe hardi, et au grand sourire qui, sans vergogne, débattent sur la révolution sexuelle, et je ne sais quels bouleversements de l'ordre économique, l'un et l'autre semblant très liés. Je retrouve sur une scène tout à fait nouvelle, joyeuse, vivante, une multitude de mots: instinct, libido, pulsion, différence sexuelle, jouissance, qui ne me tiraient que des râles de détresse et de tristesse quand ils faisaient partie du programme de ma première année de psycho. D'autres mots furent bazarés au fil de ces assemblées générales, qui se poursuivaient: censure, défense, répression, interdiction, interdit, normalité, adapté. La langue basculait. Elle se trouvait comme lestée par un poids de vraie vie. Et je me sentais emportée dans une direction qui ne me faisait pas peur. Et d'où venait un appel: ENNUI, GO HOME!

GO HOME, c'était le graffiti qui restait encore, US, GO HOME, c'était le graffiti qui restait encore sur le parking de la cité-U, d'une lutte toute récente, mais qui ne me concernait pas du tout, parcequ'elle avait abouti. La reprise au bond de «GO», «GO», «VAS-Y», s'est opérée pour une nouvelle bifurcation. Il s'agissait d'y aller. Il s'agissait de renvoyer à la maison, quelque chose qui devait rester

## Moi, j'étais juste vierge et bluesy

à repasser, tapis... Mais je crois qu'elle était orpheline. C'était comme une nomade qui assume son voyage et qui se déplace avec sa maison. Alors, elle, elle avait un côté sorcière, dans son antre. Elle était d'ailleurs le chef des filles qui correspondaient avec les garçons par lumières. Moi, j'avais ni maison, ni sexe. La seule lumière à laquelle j'avais accès, c'était celle d'un

à la maison, sûrement. Et il s'agissait aussi de nommer l'ennemi. L'ennemi



était très pernicieux: c'était quelque chose qu'on n'arrivait plus à situer selon les discours habituels: alors on a fait une longue liste obsessionnelle.

*C'est vrai?*

Ben oui. Y a eu le capitalisme, y a eu la religion, la morale, les institutions, la culpabilité, le machisme. Je crois que tout était déjà là, hein. C'était là. L'autre classe; l'autre classe. Les bureaucrates. La révolution qui n'accepte pas la révolution dans la révolution. La révolution qui n'est pas culturelle. L'impérialisme. Etc.

*Il ya des lycéens autour de nous. C'est un bistrot de sortie de lycée. Ils entendent. Parfois, ils rient.*

**et je pars en vacances travailler avec, dans mon sac, «De la misère en milieu étudiant»**

Donc la liaison garçons-filles était enfin réalisées: les lumières de lampes de poche aux fenêtres des cités-U s'étaient éteintes et chaque soir, les occupants de la cité-U se retrouvaient mixés, dans un même lieu destiné à la bouffe. Le restau-U. L'année se termine là-dessus. Tout le monde part en vacances. On est toujours l'année

66-67. Et je pars en vacances travailler comme serveuse dans un restau, pour gagner un peu d'argent, avec dans mon sac: «De la misère en milieu étudiant», qu'un garçon m'avait passé. Un petit texte de 25 pages, 15 pages maxi, dans lequel Vaneighem (?) 25 pages magistrales, puisqu'elles venaient exactement de naissance/donner sens à l'extrême détresse de mon année précédente. Les auteurs écrivaient que l'étudiant vit dans une telle pauvreté et dans un tel exil qu'on pouvait l'assimiler, assimiler sa réalité, sa vie, à celle des plus perdus de la société. Je comprends enfin ce que veut dire le mot: Lumpen. Le Lumpen est un gueux. Même pas un ouvrier. Un au-dessous de tout. Un nulle-part. Un tout-seul. Un qui, d'avoir à vivre, à soutenir l'étrangeté de sa place qui n'en est pas une, se trouvait illuminé d'une -comment dire?, par le reflet d'une liberté, dont nous ne savions quelle était la source. Donc: Go vers la source, oui, à la lumière, aussi sombre soit-elle!

Je suis revenue de cet été-là, avec une plus grande connaissance du monde des serveuses de restaurant, qui m'ont beaucoup parlé de leur corps, de la dégradation que le travail opérait dans leur corps. Avec un nouvel amoureux, poète, poète des champs, et la certitude

d'avoir retrouvé ma maison en l'ayant perdue pour de vrai. J'acceptais, en devenant Lumpen, de laisser tomber ma dépouille d'étudiante-comme-il-faut, qui n'était qu'une armure retournée contre moi-même, et je partais pour l'aventure interminable ( je le sais maintenant) d'avoir à inscrire quelque chose d'un mouvement auquel j'appartenais à mon insu. Il y avait déjà trois ou quatre générations avant moi, qui avaient commencé à descendre la montagne. Le Lumpen n'était pas l'aboutissement honteux d'une longue chute le long des ravines, mais le lieu, non identifié, enfin retrouvé, d'où pouvait se poser la question: qui sommes-nous? Comment? Avec qui? Puis voilà.

On peut conclure en disant que le grand pari de notre société, pleine de

des vieilles fringues, des frusques. Genre cache-poussière, tu vois. J'habitais toujours en cité-U. Je lisais toujours des choses qui me confirmaient ce que m'avait dit mon prof de philo. Deleuze et Dagonnet étaient au quai Claude Bernard? Je ne les suivais pas. Tous mes cours étaient en banlieue. Sur la lune, là-bas. Probablement que les étudiants qui ont organisé ces A.G., étaient des gens qui assistaient aux cours de Deleuze. Des gens qui avaient le soutien des mots; pas des mots qui ont le mépris de ce qui est vivant et laissent tomber le corps, mais des mots-mouvements.

L'histoire de la mixité, ça a continué. C'est devenu une vraie lutte: système de production, système des échanges, système d'échange sexuel. L'action a précédé les lectures de Reich, je crois. C'était insupportable, ces têtes. On a eu un élan de révolte qui partait d'une mise en mots urgente et très préliminaire. L'exploitation des personnes dans la société passait après la répression sexuelle. Après, notre discours s'est radicalisé. On disait: si les gens baisent bien, ils supporteront plus d'aller à l'usine. Et, à la rentrée, il y a eu immédiatement l'occupation des locaux des filles par les garçons, où, d'ailleurs, on baisait pas. C'était une action très symbolique. On cassait pas les machines, quoi. C'était une action propre.

Et c'est là où, les directeurs de cités-U ont envoyé une lettre personnelle à chaque parent, en disant: votre fille reçoit des hommes dans sa chambre. Et chaque parent croyait que c'était une lettre unique. Et on a vu débarquer les parents de France et de Navarre à la cité-U. C'était un bordel incroyable. Ils nous ont pas retrouvés. Ma mère, par exemple, m'a jamais retrouvée. Elle disait: vous avez pas vu ma fille? L'autre disait: «mais comment, madame? C'est la révolution! votre fille, elle est peut-être dans une A.G.!». Ma mère disait: «mais comment? la révolution?», elle est repartie sans m'avoir vue, mais en ayant compris que j'étais pas la seule à me comporter

**l'histoire de la mixité, c'est devenu une vraie lutte**

*Qu'est-ce que t'as lu cette année là?*

Freud, forcément. Je me tapais le programme: psycho-expérimentale, psycho-socio, naissance de la psychologie dans la philosophie. Réseaux universitaires straight. En philo, juste avant, je me souviens bien, je lisais les surréalistes. Beaucoup les surréalistes, pas de presse.

J'allais aux puces. C'était la première fois que j'allais aux puces. Je m'achetais

comme ça, car, puis de toutes façons, on était complètement insaisissable, parce qu'il y avait une telle urgence de parole qu'on ne se préoccupait plus de là où on dormait, là où on mangeait, là où on se réveillait. On était devenu des nomades. C'est complètement inimaginable aujourd'hui. Tu vas pas dire: «eh ben, je travaille là, alors, je dors là, c'est plus près». On vivait avec un barda minimum: «quelque chose te tient à coeur? oui? on y va!». Mais je connais un type, au

ministère, qui pendant des années a vécu comme ça, c'est-à-dire qu'il était tellement pris par le fil des choses, qu'il considérait que le temps pour aller et venir de chez lui, c'était du temps mort, alors il vivait toute la semaine dans un camping-car dans Paris, c'est-à-dire que, quand il avait sommeil, il se garait là où il était et puis quand il avait dormi, il repartait d'où il était. Ben on peut dire: il vivait au plus près, au plus serré de ce qu'il avait à coeur. La vitesse du désir, puis un jour, je crois qu'il s'est fait choper par les flics, parceque c'est interdit, je crois.

Dans ce mouvement, j'ai rencontré des étudiants sympa de Droit, qui faisaient partie de la J.C.R. Et par eux, j'ai connu l'existence de La Borde qui est un hôpital psychiatrique pas comme les autres, qui se posait la question de: qu'est-ce que c'est qu'une institution? Et puis aussi de ce qui fait le lien entre les gens. Ma première rencontre avec La Borde, écoute, il fallait que je fasse un stage en milieu hospitalier. Et le seul endroit où j'avais envie d'aller, c'était cette clinique. Je crois que j'avais lu un texte qui m'avait complètement allumée, autour d'une chose très simple, qui disait: les institutions sont composées de personnes Et pendant l'année universitaire, j'avais entendu des définitions de l'institution tout-à-fait terrifiantes, comme des mécanismes dans lesquels des gens devaient entrer, auxquels les gens devaient se soumettre. Dans un texte, c'est la première fois que j'entendais qu'on envisageait le désir comme le moteur de quelque chose.

*Ça se disait pas en fac?*

Pas dutout. Non, non, non. Les institutions, c'était quelque chose de totalement transcendant. L'être humain, c'était quelqu'un qui devait trouver son identité à partir de l'image des institutions. Alors, tout à coup, la vapeur se renversait.

*On remettait le désir sur ses pieds?*

Oui, si tu veux, s'il a des pieds. Je ne sais pas s'il a des pieds. Donc, j'y vais, un jour, en stop, avec mon sac à dos, et je débarque. Et on me dit: « mais qui vous êtes? qu'est-ce que vous foutez là? qu'est-ce que vous voulez? ». Alors, je dis: « je veux faire un stage ». Alors, on me dit: « ô là là, c'est pas ça qu'on fait. Il faut envoyer une lettre, il faut passer devant une commission d'acceuil, je sais pas trop quoi. Il faut que votre demande soit examinée. Et, sur ce, on



me dit: Au Revoir. Alors moi, je me dis: y a pas de paradis sur terre. Ils ont raison. Ben moi, je vais me battre; et j'ai fait un sit-in dans le parterre de fleurs, devant l'hôpital, avec mon sac à dos.

J'ai fait une manif à moi toute seule. Au bout de quelques heures, quelqu'un est venu me chercher, on a renégocié. Et j'ai commencé mon stage. Payé. Parcequ'à La Borde, on payait toujours les stagiaires. 500F par mois. Un mois. OUI. Ma première rencontre avec un patient? J'étais dans le parc, puis je vois passer un patient en pyjama qui court vers un étang. Et je lui dis: « Où allez-vous? » Et il me répond: « Je vais me suicider ». Alors, je lui cours après, pour lui sauver la vie. Et comme j'arrive pas à le rattraper, on continue à courir et il me fait faire un long footing tout autour du parc. Et il remonte se coucher. Voilà. Ben je crois que c'est là que j'ai découvert que les fous avaient de l'humour. Et puis j'ai fait une autre rencontre avec un patient qui m'a reparlé des cités-U, puisque, lui, il était entré dans la maladie alors qu'il était entré dans la cité-U. Et on a eu de grandes conversations tous les deux, parce qu'en l'écoutant j'ai eu la conviction, que j'aurais pu, aussi, devenir folle, et d'une certaine manière, il était temps que je rencontre mes copains révoltés. Il était temps que je trouve

des mots à mettre sur ces affreux sentiments de n'être rien.

J'ai eu beaucoup de relations en miroir, comme ça, avec les malades. C'était pas un miroir aliénant. C'était un miroir où j'ai rencontré l'autre fou, dans la ressemblance. Mais la ressemblance, elle est construite sur l'a-priori, qu'il y a un autre. Et, en même temps, il me disait: c'était possible que tu deviennes folle dans ces endroits, parceque ces endroits rendent fou.

*C'est Pâques... Te voila revenue de La Borde?*

Oui, c'est Pâques. Voilà mon ampleur, si tu veux; le Jura mélancolique qui n'en finit pas de voir ses racines s'enfoncer dans le sol, sans que rien ne ressurgisse à la surface. Les gueux, qui essaient d'habiter poétiquement une absence de propriété. Les fous, où il s'agit de se reconnaître sans se perdre dans l'autre. Et voila: **Not des Lebens**.

*Projecteur sur Not des Lebens ? Je t'ai dit que NOT, c'est la détresse; et tu m'as dit que NOT, c'est la nécessité.*

La lutte pour la vie! Mais pas anthropophage! C'est-à-dire, c'est la nécessité du vivre, mais je dirais, en dialogue permanent avec la détresse de vivre, ça concerne tout le monde.

**j'ai fait une manif à moi toute seule**



*C'est pas une struggle-for-life à la Malthus?*

Qui t'ouvre, en tous cas, à l'obligation d'apprécier la présence de l'Autre en toi. C'est ce que Hölderlin appelle la dimension. Après, j'ai suivi les séminaires de Maldiney qui fréquentait beaucoup l'asile et qui nous faisait des cours sur la psychose. Ça se rejoint avec la schizophrénie, parceque le schizo, ce qu'il pose comme question, et comment il met les autres au travail! Il est dans l'identique. Le schizo, lui, il pose une question sur l'émergence du désir. Mais il la pose dans une zone où il n'y a pas des points de repère qui servent au névrosé. Alors, on dit des trucs: pas de limite, pas de défense, pas d'inhibition. Pas tout ce qui permet d'être une forte-resse: il y a du tout dans le schizo; du tout, en bribes.

*Nous n'en sommes pas là, dans la chronologie: qu'est-ce qui se passe, dans cette rentrée?*

Y a 68. Y a l'explosion. C'est l'explosion. Peut-être, on est devenu schizo?

## on marchait toujours à plusieurs

sère de quelques autres. Mais nous n'en étions pas honteux. Dans un sens, on savait à nouveau où on habitait. Et on est devenu complètement créatif à ce moment là, parceque: misérables, oui, mais vivants! Et à chaque problème, on répondait par une nouvelle invention. On a inventé des nouvelles manières de s'habiller, avec des fringues pas cher. Des nouvelles manières de se déplacer: on faisait vachement de stop. Les livres circulaient beaucoup. Les chambres de la cité-U étaient ouvertes à tous. Quand on n'avait vraiment pas d'argent, on allait manger au rab. du resto-U. Et surtout, on s'aimait. Là, on s'aimait, on peut le dire.

*Qu'ai-je de mieux à offrir à Annie, que Michelet, aujourd'hui?*

*Je lui ai lu à haute voix:*

**«Des hommes de ce temps-là m'avaient dit la différence, et je n'avais pas compris.**

les premières révoites dans les cités-U et le déclenchement de 68, autour du manifeste du 22 mars, qu'on a largement distribué dans les restos-U. Les restos-U, c'était toujours le premier point d'ancrage, des premières paroles.

Quand on avait besoin de se déplacer dans la ville, souvent le soir, et qu'on n'avait pas un franc à donner au conducteur de bus—c'était un franc, à cette époque—, on partait de la périphérie pour rejoindre le centre de la ville, à pieds. Et souvent, les distances étaient très longues. On courait. Et j'ai des souvenirs de course, comme ça, la nuit, dans Lyon, extraordinaires. On n'était pas des misérables, on était des anges vagabonds! On était des Indiens de la Ville. On pouvait être très fasciné par la façon dont les Indiens mesuraient le temps parcouru à la marche, par les prises de cocaïne. Ils disaient pas, on est à dix kilomètres de l'arrivée. Ils disaient: on est à trois prises de cocaïne. C'est une façon de se débarasser de la contrainte. C'était une façon d'habiter la contrainte abstraite en la renversant en création concrète, toujours. Y avait un foisonnement de présence. Ah, l'analyse concrète de la situation concrète! Et bravo Michelet, quoi! Y avait plus de coupure entre l'intime et le public. On marchait toujours à plusieurs. Et, en marchant, on rencontrait toujours encore d'autres gens qui marchaient à plusieurs, dans de multiples directions. On pouvait partir un soir avec quelqu'un et, selon les rencontres, soit se retrouver à un concert, où il fallait trouver la voie de passage, d'ailleurs, pour entrer gratuitement, soit se retrouver, par exemple, dans un appartement où se tenait une réunion de la J.C.R. et où un copain nous faisait un exposé sur la conception de l'économie chez Engels. Ou, dans un café, au fond d'un vieux quartier où un autre copain distribuait le dernier texte d'exclusion des situs qui ne supportaient pas de devenir le Monoprix de la pensée. Ou, assis sur un escalier au bord de la Saone, avec un copain musicien, qui faisait de la guitare électrique sans fil.

Alors, évidemment, dans une seule nuit, énormément d'informations pouvaient se transmettre très rapidement. Et on pouvait se retrouver dans une cité-U occupée, avec des gens qui rappliquaient de partout de la ville: des zonards. Des trimards. Des étudiants de Droit, trotskistes ou d'extrême-droite, d'ailleurs. A cette époque on les voyait beaucoup. Qui venaient nous gueuler dans les oreilles que leur supériorité sur nous, c'est que eux, ils avaient lu Marx, et que nous, on n'avait pas lu Maurras. C'est pas mignon? Mais les extrême-droites, on les intéressait beaucoup. Ils étaient tout à fait intéressés par notre joie de

## ACTE II: ANNIE INVENTE LA VILLE TOUTE SEULE: AVEC SES COPAINS

*Je t'ai trouvé un Michelet. Ecoute:*

**« Souffle immense en 89, et tout coeur palpite... Puis 90, la Fédération, la Fraternité, les Larmes... En 91, la crise, le débat, la discussion passionnée. Mais partout, les femmes, partout, la passion individuelle dans la passion publique, le drame privé, le drame social vont se mélangeant, s'enchevêtrant; les deux fils se tissent ensemble; Hélas! bien souvent, tout à l'heure, ensemble, ils seront tranchés. »** (*Les femmes de la Révolution, 1854, Paris, p.24.*)

Ah oui, Michelet. Même quand il parle sur la mer, c'est formidable!

*Intermède: il y a à Beaubourg une expo sur les situationnistes. Nous avons retrouvé le nom exact de l'auteur de : « De la misère.. »: Mustapha Kayati, et la fin du titre: «Et de quelques moyens pour y remédier». On avait oublié les remèdes.*

Les choses ont beaucoup changé entre l'acte I et l'acte II. Parceque, ce qui s'était dévoilé, c'était la misère. Et la mi-

A la longue, à mesure que j'entrais dans le détail, n'étudiant pas seulement la mécanique législative, mais le mouvement des partis; non seulement les partis, mais les hommes, les personnes, les biographies individuelles, j'ai bien senti, alors, la parole des vieillards.

La différence des deux temps se résume d'un seul mot: on aimait» (*idem, p.23, chapitre « L'amour et l'amour de l'idée »*).

*Car Michelet, le grand Michelet, note:*

**« A mesure qu'on entrera dans l'analyse plus sérieuse de l'histoire de ces temps, on découvrira la part souvent secrète, mais immense, que le coeur a eue dans la destinée des hommes d'alors, quel que fût leur caractère. Pas un d'eux ne fait exception, depuis Necker, jusqu'à Robespierre. Cette génération raisonneuse atteste toujours les idées, mais les affections la gouvernent avec tout autant de puissance. »** (*ibidem, p.24.*)

On était toujours plusieurs. On était comme des machines pour forcer les chemins du plaisir et de la réalité. On ne manquait jamais de rien. On n'a jamais, à cette époque, été rendu malheureux par le manque d'argent, par exemple.

C'était l'époque de la rentrée 68, entre

vivre. Ils étaient attirés comme des mouches. D'ailleurs, ils s'habillaient comme des gauchistes à cette époque, les mecs d'extrême-droite. En treillis, comme des Cubains. Des ouvriers anars, aussi. Mais tout ça passait par des lieux de vie: les apparts, les restos-U. Y avait pas encore les facs occupées, quoi. Je me rappelle, y a un ouvrier anar qui était venu bouffer avec nous au resto-U et qui s'était foutu de notre gueule, tellement c'était mauvais. Il avait dit: « on donne à manger ça à des ouvriers, c'est la révolution le lendemain ». Je m'en rappelle très bien. C'était l'époque des pointeuses. C'était l'époque où tous les ouvriers pointaient. Je m'en souviens très bien. Le débat portait sur les pointeuses. Enfin, y avait déjà des ouvriers qui circulaient dans le monde des étudiants pauvres. Qui venaient d'ailleurs surtout pour se foutre de notre gueule et nous culpabiliser, nous, les futurs cadres. Au fond, y avait deux sentiments, tu vois: y avait les étudiants ouvriéristes qui s'obligeaient à aller travailler huit heures par jour à leurs études pour ne pas démentir une certaine vérité morale ouvrière. Et puis, y avait les étudiants qui gueulaient aux ouvriers: « Vivez sans entraves. Cassez vos machines. ».

Bon. Alors là, on est un certain soir à une réunion de la J.C.R., à laquelle j'ai jamais adhéré, mais enfin, c'était dans mes réseaux. Et on reçoit par courrier: LE MANIFESTE DU 22 MARS. Encore une histoire de cité-U. On est toujours dans le fil de ce qui se posait l'année précédente. Et c'était les types de Nanterre, dont les cités-U donnaient sur des bidonvilles, qui craquaient et qui voulaient faire le joint avec les autres cités-U. Non, c'est pas le mot. Y avait un mot pour dire cette chose en particulier, faire le lien non, faire la coordination, non c'est pas ça; rassembler non plus. Faire le... On reçoit un manifeste tout ripoux... Fabriqué avec un vieux papier de rien du tout, sur ronéo, qui parlait toujours de la misère, mais qu'on avait déjà largement dépassé. Bon, alors les copains ont du le ronéoter très vite, je ne sais où, et, un beau matin de soleil, je me suis retrouvée au resto-U, toujours, à mener ma première action militante: je diffusais le manifeste du 22 Mars. « Ça barde à Nanterre. Procurez-vous le manifeste pour 50 centimes seulement, la moitié d'un ticket de bus ».

Voilà, c'était parti.

Après ça, y a eu l'occupation des facs. Et les étudiants et les ouvriers se sont rejoints. Peut-être que le mot de l'époque, c'était se rejoindre, ou faire la liaison. Les lycéens ont débarqués, mais eux, ils vivaient chez papa et maman encore. Et sans doute cette première phase du mouvement de 68 leur a échappé, parceque, côté autoconservation, ils étaient quand même encore au biberon. Mais quel biberon. Et quel sevrage!

Cette façon d'appréhender la ville, de

## et, à chaque problème, on répondait par une nouvelle INVENTION

ne jamais souffrir du manque, d'exorciser vraiment cette dimension du manque réel en bifurquant vers des satisfactions autres, affectives, de paroles, de découverte, de surprise, où les valeurs antérieures qui voulaient qu'on soit de bons petits étudiants, alors qu'au fond de nous, on était complètement déracinés, nous a sans doute été insufflée par ces psycho-géographes géniaux, qu'étaient les situs. Bien avant nous, ils avaient par goût de la poésie et du jeu, volontairement expérimenté ce que pouvait être le voyage sur place. Ils se faisaient larguer un matin dans une ville inconnue, à un arrêt de bus, avec pour tâche de vivre là pendant une journée. De voyager dans l'ici et maintenant. D'inventer un lieu où on est démuné, de forcer un peu les yeux à s'ouvrir, les oreilles à entendre, etc... C'est des types qui ont cassé les repères habituels du temps et de l'espace et qui nous ont signifié que, où qu'on se trouve, et surtout dans les moments de détresse, on pouvait être aux avant-postes de la création poétique. Alors, peut-être sont-ils allés pêcher ça dans un antérieur?

*Dans les autres pays, comme l'Allemagne, les situs n'ont pas pris dans le public. Ils ne sont pas sortis de leur production privée, comme en France.*

Mais en Allemagne, c'était Baader. C'était: il faut forcer la machine à se fasciser le plus possible, pour qu'elle explose. Il faut en rajouter dans l'horrible, pour que la révolution arrive plus vite. Le discours situ, qui n'en était pas vraiment un, nous invitait à ne plus fonctionner autour de la notion de manque. A nous déculpabiliser d'être des errants ou d'être perdus, parceque justement, la poésie, avec eux, elle surgissait de la détresse. Et ils nous fournissaient des outils pratiques pour la dépasser. C'est anti-fasciste au possible. Ce que Félix reprenait très bien un jour, en disant: « ne prends pas ce qu'on ne veut pas te donner; prends ce qu'on te donne et fais-en quelque chose. Dis quelque chose de ça. ». C'est pour ça que je dis qu'il ne nous manquait rien, puisqu'on ne cherchait pas à obtenir ce qu'on ne voulait pas nous donner. Ça explique peut-être pourquoi on n'a jamais pris le pouvoir. Et ça, je crois c'est plus révolutionnaire qu'un bombe, parceque c'est la mise en pièces du discours dominant qui veut qu'il y ait des dominés. Nous, on était les nouveaux

géographes de l'âme, des psychogéographes. Oui, on peut dire ça. Et on inscrivait de nouveaux tracés dans nos rêves et dans la réalité. . .

*Est-ce qu'on peut dire que, contrairement aux allégations répandues, ce n'est pas tant la psychanalyse en général, et Lacan en particulier, qui nous ont évité le terrorisme en France, mais bien plus les situs?*

Oui. C'est parce qu'ils nous ont permis de comprendre que la pratique de la poésie, c'est-à-dire réinventer le vie, ça pouvait être une arme très forte pour foutre en l'air le discours-maître — les maîtres aussi —, parce que: qu'est-ce qu'un maître sans esclave? c'est un clodo! Et je crois que la bande à Baader ne pouvait pas inventer un jeu de mots. Et surtout pas celui de jouir et jouer, que, pour eux, jouir, c'était mourir. C'était le Nirvana. Les situs, ils nous ont entraînés plutôt du côté d'une recherche, c'est-à-dire d'une pratique, qui nous faisait rallonger la vie. Le temps de la vie. Pas de temps morts. Et je pense que la psychanalyse aurait eu moins de clients, si les situs n'avaient pas préparé le terrain en nous indiquant qu'il y avait un débouché du côté de la satisfaction à jouer avec les mots. Le lettrisme, c'est ça. C'est massacrer le discours pour reprendre la parole. Les situs, ils savent ce que c'est que le désir qui naît dans le massacre. Qui trace ses voies dans le meurtre. Mais c'était le massacre du discours et le meurtre du sens, c'était pas la mort. C'était, au contraire, après les surréalistes, après les lettristes, tracer la grande aventure du désir qui fait son chemin dans le sens de toujours reconstruire.

On n'était pas seulement dans la chienlit qui fout tout en l'air. On était dans la construction de la vie comme oeuvre d'art.

ANNIE VACELET  
psychologue, psychanalyste et cinéaste  
mars 1989,

# Des usages de l'historiographie de la mémoire et de l'histoire

## I - Usages de l'historiographie

Tout d'abord, un exemple des modalités d'approches de la révolution française pour les femmes : l'atelier "Mouvements collectifs et individuels : l'effet 1989".

Les communications de cet atelier se sont centrées sur la période 1830-1921. Ce sont des travaux pluridisciplinaires, d'historiennes mais aussi de linguistes et de littéraires.

En quoi ils représentent bien les activités doubles des féministes, telles qu'André Léo, romancière et communarde. Il s'agissait d'étudier l'état des connaissances des féministes du XIX<sup>ème</sup> siècle, de la révolution française, l'état de leurs rapports avec la dite révolution. L'ensemble fit une place honnête à l'historiographie internationale, à savoir: travaux d'étrangères sur la France, travaux de la France sur l'étranger. En somme diffusion et répercussions dans les autres pays : comment les femmes des pays proches ou lointains utilisèrent-elles la révolution française pour leur propre cause? Comment les historiennes actuelles s'intéressent-elles, hors de nos frontières, à la révolution française.

Seules la II<sup>ème</sup> République et la Révolution de 1848 furent absentes de ce tour d'horizon : absence de référence de la II<sup>ème</sup> République à la première? Silence gêné sur les antécédents fâcheux?

Les connaissances des féministes d'alors sont précises. Elles ont lu les textes, les ont étudiés, actes historiques et développements philosophiques pré-révolutionnaires : en somme, les féministes ont participé à l'élaboration théorique révolutionnaire qui articula un projet de changement social à la lecture de la révolution française.



CLUB PATRIOTIQUE DE FEMMES DU SAN ET LA RÉVOLUTION - LESUEUR 18 / MUSÉE GARVALET - PARIS

Pour les féministes théoriciennes et agissantes du XIX<sup>ème</sup> siècle, la référence à 1789 prédomine, contre 1793 : les féministes dans la révolution française ayant précursivement souffert de Thermidor qui commença par fermer les clubs de femmes et interdire leurs rassemblements dans la rue.

Deux communications politiques ont explicité cette synthèse : Hubertine Auclert au congrès de célébration du Premier Centenaire en 1889 et Madeleine Pelletier, dans son *Voyage aventureux en Russie communiste en 1921*. Ces deux féministes ont lu la révolution française à la lumière critique de la place qu'elle réserva aux femmes, de l'inauguration de leurs combats demeurés en suspens, lesquelles critiques décident d'une lecture organisée du processus révolutionnaire selon un temps régressif de 1789 à 1804.

## II - Usages de la mémoire

1789 n'a pas constitué une rupture pour les femmes ; les fémi-

nistes du premier centenaire proposaient de s'inspirer des principes de 1789 mais aussi de se couper de cette révolution. C'est, selon le mot d'une oratrice de la fin du Second Empire, «la révolution sans les femmes.» Si bien que les féministes ont construit, dans l'étude de la révolution française, dans les lecture théoriques qu'elle en font, une mémoire des luttes et des rejets que la révolution leur a infligé.

## III - Usages de l'histoire.

Un grand débat examina les enjeux du Bicentenaire pour les féministes actuelles, lesquelles ne revendiquent pas plus que leurs concœurs du siècle précédent, de filiation féministe dans la "Grande Révolution". Pour elles, les révolutions se suivent et se ressemblent. Certaines pensent sans nuance qu'il ne faut en aucun cas faire passer ses convictions politiques avant ses convictions féministes, lesquelles





n'ont point encore trouvé de compatibilité... d'humeur sur une terre accueillante.

Les féministes, comme tous les groupes opprimés, font appel à l'histoire pour se donner des outils de lutte, qu'elle soit intellectuelle ou pratique.

Il fut rappelé qu'aucune révolution ne se proposa de renverser le patriarcat et que les féministes entretiennent avec les révolutions des rapports d'ambivalence : elles suscitent des espoirs fabuleux, puis des échecs cinglants car les révolutions n'ont produit jusqu'ici que des changements de classe. D'où cette nécessité majeure, pour les féministes, d'une mémoire : qui se souvient d'Augusta Olmès, compositrice de la symphonie de célébration du Premier Centenaire.

Les débats généraux de clôture ont renforcé encore cette remise au point des féministes concernant "la révolution française et nous". Elles ont rappelé à plusieurs reprises qu'il n'y a pas d'effet 89 (un vocable bien désidéologisé à vocation consensuelle) pour les féministes, qu'il n'y a pas eu d'effet 89 dans le mouvement des femmes, qu'il n'y a pas de recherches spécifiques dans les études féministes sur la révolution française, si ce n'est le livre fondateur et premier de Paule-Marie Duhet paru en 1971, d'une in-

telligence demeurée aujourd'hui valide, et qualifié les productions actuelles d'opportunistes, au meilleur des cas (lorsqu'elles ne sont pas carrément falsificatrices, niaises voire appropriatrices). Enfin, quelqu'une exprima l'image raciste (un "sang impur"), nationaliste, sexiste que représentait aux yeux des féministes du mouvement de Libération des femmes (évidemment non-déposé) l'hymne national dont toutes se moquaient éperduement, lui préférant alors des chants plus vastes, ouverts au Genre Humain et la grande suspicion où elles tenaient la référence 89, interprétée par un républicanisme mou, malgré les liens affectifs qu'elles pouvaient entretenir avec l'identité de gauche.

Une remise au point salutaire, dans la grande course que l'événement culturel — et louable — du moment inspire aux arrivistes diverses, et jaillies de nulle part, qui soudainement se penchent sur les femmes voire le féminisme.

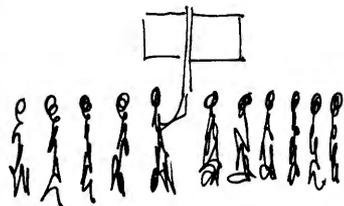
Alors restent les prodigieuses accumulations de connaissances que de tels événements suscitent : les femmes peintres de la révolution française réclamant leurs droits à la création, les anonymes, plutôt bien nées, écrivant des kilomètres de littérature inédite. Que va devenir tout ce savoir inemployé ?

En marge du colloque, on pouvait voir la pièce de Jean-Pierre Faye : *Les grandes journées du Père Duchêne*, au théâtre Sorano de Toulouse, mise en scène par D. Carette, absolument réjouissant pour l'œil, l'oreille et l'esprit. Le texte, soit dit sans publicité, est édité chez Actes Sud.

Parmi la bibliographie disponible sur les femmes de la révolution française, outre l'ouvrage de Paule-Marie Duhet publié chez Julliard dans la collection "Archives", on peut aussi lire *Les lettres bougrement patriotiques de la mère Duchêne*, suivi du *Journal des femmes, février-avril 1791*, aux éditions EDHIS ; Anne Soprani, *La révolution et les femmes de 1789 à 1796*, MA éditions, pas robespierriste pour un sou et, de loin, l'ouvrage le plus futé de toutes les productions actuelles, ce qui n'est pas le cas de celui de Godineau, *Les Tricoteuses*, antiféministe et anti-communiste primaire, ni de celui de Roudinesco, *Théroigne de Méricourt*, laquelle eut mieux fait de laisser travailler notre copine allemande, au lieu de s'improviser soudainement historienne antiféministe et benoîtement thermidorienne.

Claire Auzias.

## ABONNEZ-VOUS



### Abonnement 5 numéros (1 an) :

- France : 90 FF
- Europe : 100 FF
- Autre pays : 110 FF

### Abonnement 10 numéros (2 ans) :

- France : 170 FF
- Europe : 190 FF
- Autre pays : 210 FF

### Abonnement de soutien (2 ans) : 300 FF (ou plus!!!)

### Abonnement militant (5 exemplaires de chaque numéro pendant 1 an) : 350 FF

NOM .....

PRENOM .....

ADRESSE .....

.....

CODE POSTAL .....

VILLE .....

PAYS .....

Formulaire à retourner à : IRL, 13 rue  
Pierre Blanc, 69001 LYON

Chèques à libeller à :

IRL CCP 4 150 95 N LYON

# STIG DAGERMAN

## L'ANAR VENU DU NORD

**I**l y a peu de temps encore, la publication des ouvrages de Stig Dagerman se faisait selon un rythme paisible, échelonné sur de nombreuses années : *L'enfant brûlé* parut pour la première fois en 1956. Sa réédition(1) n'aura lieu que vingt-cinq années plus tard... *Le Serpent*(2), qui est le premier livre de l'anarchiste suédois, parut en 1966, *L'île des condamnés*(3) en 1972, *Dieu rend visite à Newton*(4) en 1976,...

Et puis soudain, à partir de 1980, les parutions se succédèrent : *Automne allemand*(5), *Notre besoin de consolation est impossible à rassasier*(6), *Ennuis de noce*(7), *Le condamné à mort*(8), *Les wagons rouges*(9) et, plus récemment, *Printemps français*(10), *Notre plage nocturne* et *Le froid de la Saint-Jean*(11).

On ne peut que se féliciter de la (re)découverte d'un écrivain mort en 1954, par suicide, à l'âge de trente-et-un ans. En quelques années, Stig Dagerman parvint à réaliser une œuvre dense, de grande qualité. *L'île des condamnés*, un roman souvent qualifié d'"allégorique" ou de "symbolique" relate les sentiments qui envahissent sept naufragés sur une île déserte : la peur, la solitude, l'angoisse d'exister... Ces questions qui conduisirent l'auteur à s'enfermer un jour dans un garage et à laisser tourner le moteur de son automobile afin de se donner la mort. Ce roman se révèle être un des textes clé du vingtième siècle, et doit être placé aux côtés de ceux de Camus ou de Moravia. *L'Enfant brûlé*, le roman le plus connu de Dagerman, décrit les relations qui se nouent entre un père, dont la femme vient de décéder, et son fils.

L'auteur fait preuve, ici, d'une grande sensibilité...

Les trois recueils de nouvelles dernièrement publiés (*Les wagons rouges*, *Notre plage nocturne* et *Le froid de la Saint-Jean*) traduisent d'autres sentiments complexes, qui toujours expriment un malaise devant l'existence.

*Printemps français* est un reportage réalisé sur le modèle de *Automne allemand*. Il devait paraître dans le journal suédois "Expressen", mais il ne vit jamais le jour car Dagerman ne l'acheva pas. Il se montra très critique vis-à-vis des Français qu'il comparait, comme le souligne Philippe Bouquet (traducteur et auteur d'un avant-propos), à des "Suédois du Sud". Ce qui était plutôt péjoratif et signifiait que les Français, qui figuraient à présent — en 1946 — parmi les "vainqueurs", n'avaient pas eu, sous l'occupation allemande, un comportement glorieux. Faut-il préciser que les résistants (qui prirent les armes ou qui se contentèrent de manifester une opposition silencieuse face aux troupes nazies) ne furent que quelques milliers et ne représentaient nullement l'ensemble de la population française qui, elle, accepta sans problème de conscience les directives émanant de Laval, Pétain ou Hitler?

Ce court volume de Dagerman est donc très intéressant, puisqu'il montre qu'elle était la mentalité des Français au lendemain de la Libération. L'écrivain évoque également un roman de Jean Meckert (qui depuis a fait carrière sous le pseudonyme de Jean Amila), malheureusement difficile à trouver aujourd'hui, si ce n'est, par chance, chez un bouquiniste : *Nous avons les mains rouges*(12). Jean Meckert conte dans ce livre l'épopée d'un groupe de résistants qui s'acharne, alors que la guerre est finie, à entreprendre des actions à l'encontre des anciens collabora-

teurs, aujourd'hui lavés de tout soupçon et accédant même, parfois, à des postes de responsabilité dans l'organigramme du pouvoir(13). Certains résistants espéraient que la défaite du nazisme entraînerait une révolution sociale et qu'un véritable socialisme s'instaurerait alors en France. De nombreux réfugiés espagnols souhaitaient la même chose et entendaient profiter de la victoire des "Alliés" pour chasser Franco. Les uns et les autres furent déçus par la tournure que prirent les événements. Il fallut se «retrousser les manches» selon l'expression employée par les politiciens qui prétendaient "servir le peuple" et reconstruire la France dans l'unité enfin retrouvée. Le capitalisme surmontait à nouveau les conflits qu'il engendrait et qui avait donné naissance au nazisme. Des résistants refusèrent de rendre les armes et d'abandonner la lutte. Sans complaisance, mais sans les désavouer, Jean Meckert met en scène de tels personnages dans ce roman, *Nous avons les mains rouges*, qu'il serait utile de le rééditer un jour prochain.

En le signalant à l'attention des ses lecteurs, Stig Dagerman prend partie, lui aussi, pour ces partisans de la révolution, attachés à combattre l'oppression jusqu'au bout. L'écrivain avoue une nouvelle fois ses convictions révolutionnaires et libertaires. Mais ceci n'est pas pour surprendre. N'adhéra-t-il pas, dès l'hiver 1940-41, au SAT, ce mouvement anarcho-sindicaliste suédois? Ne devint-il pas respon-



sable de la rubrique culturelle de son journal, "Arbeteren"?(14)

L'édition exhaustive de Stig Dagerman est un défi que quelques éditeurs ont lancé. Quiconque estime que la littérature peut être une arme destinée à sabrer ce vieux monde, suivra avec intérêt cette démarche.

Thierry Maricourt.

### Notes

- (1) réédition Gallimard, coll. "L'imaginaire".
- (2) éd. Denoël.
- (3) éd. Denoël.
- (4) éd. Denoël.
- (5) éd. Actes Sud.
- (6) éd. Actes Sud.
- (7) éd. Papyrus/Maurice Nadeau.
- (8) éd. Actes Sud.
- (9) éd. Maurice Nadeau.
- (10) éd. Ludd
- (11) éd. Maurice Nadeau.
- (12) éd. Gallimard.
- (13) Ace sujet, rappelons la récente parution du livre de Didier Dæninckx, *La mort n'oublie personne*, cf ML n°736.
- (14) A propos de l'anarchisme de Stig Dagerman, cf la revue *Plein Chant*, n°31-32.

## • « MAI 68, PAR EUX-MÊMES »

Le livre « Mai 68, par eux-mêmes » est paru aux Editions du Monde libertaire. De nombreux textes et propos recueillis par « Chronique syndicale », « Femmes libres » et le groupe Pierre-Besnard de la Fédération anarchiste pour la somme de 90 F.



# UNE INITIATIVE A ENCOURAGER L'ASSOCIATION DES AMIS D'HENRY POULAILLE

Fondée en octobre 1988, l'Association des Amis d'Henry Poulaille(1) vien de faire paraître le premier Cahier consacré au chef de file de la littérature prolétarienne. La personnalité de l'écrivain est évoquée dans les articles de Jérôme Radwan (secrétaire de l'association), de Robert Brécy, de Florence Littré (qui fut la compagne de Poulaille), etc., et dans l'étude de la correspondance entre l'écrivain et Ludovic Massé, Neel Doff ou Heinrich Mann...Un numéro que l'on aurait aimé plus copieux, mais qui est cependant très dense et qui laisse augurer d'autres livraisons d'excellentes qualité.

Les éditions "L'Amitié par le livre" avaient tenté, il y a une quinzaine d'années, de créer une association destinée à promouvoir l'œuvre de Poulaille et sa conception de la littérature. Le projet avait malheureusement "capoté"... Mais aujourd'hui, près de dix ans après la mort de l'écrivain, l'impérieux besoin de perpétuer son œuvre se fait sentir une nouvelle fois. Il faut s'en féliciter. Si Poulaille, en effet, a été enterré prématurément, de son vivant, par la plupart des "littérateurs" (critiques en tête, mais aussi auteurs ou éditeurs...), il est fort à craindre qu'il ne soit maintenant définitivement enterré. Comme le disait Edmond Thomas dans le numéro deux de la revue *Plein Chant*, «devant l'Histoire, Henry Poulaille sera de toute évidence l'homme d'une œuvre bicéphale : il sera d'une part "l'auteur d'une grande fresque de la vie ouvrière au début du vingtième siècle, *Le pain quotidien*", d'autre part, "l'inventeur de la littérature prolétarienne française". *Que ni le contenu ni surtout le sens de cette œuvre ne soient déformés et nous serons comblés.*»(3)

Il suffit de consulter quelques

"dictionnaires" de la littérature française, ou quelques ouvrages consacrés aux écrivains des années trente, pour s'apercevoir que Poulaille est victime, aujourd'hui encore, d'un ostracisme qu'il est difficile d'amettre. Au mieux, lorsque son nom est mentionné, il est précisé que Poulaille était un écrivain "populiste", lui qui s'insurgeait contre ce courant littéraire, qu'il qualifiait de "bourgeois". Sa quête de l'authenticité lui valut beaucoup d'inimités.

Car Poulaille ne jugeait la littérature que selon ce critère : l'authenticité. Orphelin, contraint de travailler dès son plus jeune âge, il se montre très tôt attiré par la lecture et, durant ses heures de liberté, court les boîtes de bouquinistes sur les quais de la Seine, à Paris. Il est encore enfant lorsqu'il fait la connaissance de militants libertaires qui l'initie aux subtilités de la politique. Il conte cette période sa vie dans ses romans autobiographiques : *Le pain quotidien*(4), *Les damnés de la terre*, *Seul dans la vie à quatorze ans*(5). La première guerre mondiale le marque douloureusement et il en reviendra farouchement antimilitariste. Poulaille ne reniera jamais son anarchisme. Il est tout-à-fait révélateur qu'un groupe de la Fédération Anarchiste ait d'ailleurs décidé d'adopter, récemment, le nom de l'écrivain...

La chance aidant, Poulaille devient ensuite secrétaire aux éditions Grasset. Il peut ainsi publier son premier roman, *Ils étaient quatre*(6), mais surtout venir en aide à des auteurs relatant dans leurs ouvrages les conditions de vie

de la classe ouvrière. Giono, C.F. Ramuz, Peisson et de nombreux autres écrivains sont révélés au public grâce à ses efforts. En 1930, il exprime dans *Nouvel âge litté-*

.../...

raire(7) sa conception de la littérature : jusqu'à présent, la plupart des ouvrages s'adressaient à des lecteurs oisifs, fortunés... Les écrivains étaient au service de la bourgeoisie. Il est temps, affirme-t-il, de défendre une littérature issue de la classe ouvrière, une littérature conçue par et pour le peuple, en un mot une littérature prolétarienne. Des auteurs approuvent cette idée et se réunissent autour de lui. Des revues sont publiées... Durant quelques années, un "groupe d'écrivains prolétariens" conduit par Poulaille s'oppose d'une part aux écrivains "populistes" (d'inspiration bourgeoise, même s'ils mettent le peuple au centre de leurs récits) et, d'autre part, aux auteurs communistes (rassemblés dans l'Association des Ecrivains et Artistes révolutionnaires, organisation émanant du Parti Communiste), qui entendent réduire au silence ces "contestataires". Pour parvenir à ce but, tous les moyens sont bons et les injures fusent en direction des amis de Poulaille... La querelle portera ses fruits puisque le groupe sera rapidement décimé. Lorsque survient la seconde guerre mondiale, la littérature prolétarienne, telle que la concevait l'auteur du *Pain quotidien*, est déjà marginalisée...

La paix revenue, Poulaille tente de former un nouveau groupe, lance de nouvelles revues mais l'échec se confirme, même s'il est à relativiser, puisque des amis lui demeurent fidèles et que de nouveaux auteurs paraissent d'ores et déjà prêts à prendre la relève. Ainsi, Michel Ragon est sans doute l'un de ceux qui assument avec le plus de talent son héritage.

Poulaille fait preuve d'une érudition exceptionnelle : il a publié des ouvrages sur la chanson française, sur les traditions populaires, sur le cinéma, sur Molière (qu'il accuse, comme l'avait fait avant lui Pierre Louÿs, d'avoir signé des œuvres de Corneille), etc. Mais peu à peu l'oubli gagne son nom. Pourtant, la littérature prolétarienne, telle qu'il l'entendait, c'est-à-dire indépendante de toute organisation politique, n'en continue pas moins d'exister. Claire Etcherelli, par exemple, reçoit le prix Femina pour

*Elise ou la vraie vie*, en 1967, s'inscrit dans ce courant...

Mais le silence se fait, inexorablement. Et lorsqu'Henry Poulaille décède, en 1980, rares sont les articles qui retracent sa vie. Il est vrai que beaucoup le croyaient mort depuis longtemps!

Un jour, il faudra cependant reconnaître son apport original au sein de la littérature. Poulaille a signé une œuvre très vaste mais, s'il convenait d'opérer un choix, deux cycles autobiographiques (qui en réalité n'en font qu'un) méritent de retenir l'attention des lecteurs : *Le pain quotidien* (1903-1914 : ce premier cycle n'a toujours pas été publié intégralement) et *Pain de soldat* (1914-1920).

En tant que chef de file d'un courant littéraire majeur dans l'entre-deux-guerres, il est peu concevable que le nom de Poulaille soit à présent, quasi systématiquement, omis des manuels... Mais finalement, peut-être est-ce à son honneur... Car Poulaille n'en finit pas de troubler les consciences. Son œuvre se situe aux antipodes de la littérature habituelle.

Poulaille n'a jamais fréquenté les salons littéraires ; il n'a jamais adhéré à un parti ; en bon anarchiste, il négligeait les récompenses officielles (il abhorrait le sys-

tème des "prix" remis aux artistes et commença sa carrière en créant un "prix sans nom" destiné à ridiculiser cette pratique). Poulaille est un écrivain qui, délibérément, s'est placé en dehors d'une littérature flirtant avec la mode ou le pouvoir.

Aujourd'hui comme hier, ses théories ne peuvent donc prendre qu'à revers les multiples discours sur l'art... La tâche qui incombe à l'Association des Amis d'Henry Poulaille est ardue. C'est pourquoi, sans hésitations, il convient de l'encourager.

Thierry Maricourt.

#### Notes

- (1) Association des Amis d'Henry Poulaille, c/o J.P. MOREL, 85, rue de Reuilly, 75012 PARIS (130 fcs pour l'adhésion + 70 fcs pour le Cahier n°1).
- (2) Le prix du Cahier est fixé à 90 fcs pour les non-adhérents.
- (3) Edmond Thomas, revue *Plein Chant*, n°2, été 1980 (éd. Plein Chant, 16120 BAS-SAC).
- (4) *Le pain quotidien*, rééd. Grasset, coll. "Les cahiers Rouges", 1986.
- (5) *Seul dans la vie à quatorze ans*, éd. Stock, 1980.
- (6) *Ils étaient quatre*, éd. Le Goût de l'Etre, BP 403, 80004 AMIENS cedex, 1986 (45 fcs, envoi franco de port).
- (7) *Nouvel âge littéraire*, rééd. Plein Chant, 1986, 120 fcs.

La librairie La Gryffe, librairie libertaire, a édité le troisième supplément à son catalogue. Celui-ci est disponible contre un timbre à 2,20 F. Le catalogue général et ses différents suppléments sont toujours disponibles contre 4 timbres à 2,20 F.

La Gryffe  
5, rue Sébastien Gryphe  
69007- Lyon



# A PROPOS DE L'AUTORITE : 1928 - 1988

Au moment où bien des gens se réjouissent du calme de la société 20 ans après 68, voyons quel ordre ils nous offrent. Les plus sincères, ceux qui ne renient rien, à l'opposé des marxistes à la Gorbatchev, ce sont les membres de l'Opus Dei. Fondée en 1928 par l'ecclésiastique aragonais Escriva de Balaguer, cette franc-maçonnerie catholique regroupe à l'heure actuelle plus de 70 000 membres, dont 30 000 Espagnols. Visant les élites intellectuelles, financières et politiques, l'Opus Dei possède de nombreux établissements scolaires et universités en Amérique Latine et en Espagne. De plus, cet ordre est de plus en plus influent au Vatican.

On peut juger de la valeur de la spiritualité de l'Opus à travers l'oeuvre écrite de son fondateur : le livre "Chemin", deux millions d'exemplaires au moins en une douzaine de langues. Balaguer publia son livre à Valence en 1939, c'est-à-dire dès les premiers mois du régime franquiste dans toute l'Espagne, auquel il participa en tant qu'officier. Composé de 999 maximes sur des sujets religieux ou profanes, "Chemin" défend une conception claire :

n° 339 : "Les livres. Ne les achète pas sans le conseil de personnes chrétiennes instruites et savantes. Tu pourrais acheter une chose inutile ou préjudiciable. Combien de fois croit-on avoir sous le bras un livre... et on se charge d'ordure !"

n° 387 : "Le plan de sainteté que nous demande le Seigneur, est déterminé par les trois points suivants : la sainte intransigeance, la sainte coercition et la sainte insolence."

n° 941 : "Obéir... sûr chemin. Obéir aveuglément au supérieur..., chemin de sainteté. Obéir dans ton apostolat... le seul chemin : car, dans l'oeuvre de Dieu, l'esprit doit obéir ou se retirer." (1)

On reconnaît la discipline militaire classique, reprise dans les partis fascistes et marxiste léninistes. Elle est toujours en vigueur dans tous les pays, sauf dans les nations industrialisées où les mêmes effets sont recherchés en en changeant la motivation.

La socio-biologie affirme que les structures autoritaires sont les seules imaginables (2). De plus, la plupart des psychologues reprennent des schémas expliquant que la brutalité innée des êtres humains est filtrée, canalisée socialement par l'Etat (Hobbes, Weber) (3). Ces notions abstraites sont, enfin, présentées simplement par Chappuis et Paulhac dans les relations d'autorité (4).

Il s'agit d'un livre facile à lire qui a le mérite de reconnaître que l'autorité est

partout : dans l'entreprise, l'enseignement, le couple. Il faut donc en connaître toutes les facettes pour comprendre les difficultés qui peuvent surgir. "Les événements de 68 ont montré le désarroi où a été plongé le corps universitaire devant la contestation de son autorité. Il fut littéralement étonné - frappé par le tonnerre - de cet outrage à magistrat du savoir." "Mai 68 a été, essentiellement, la contestation de l'autorité. "Il est interdit d'interdire". Le slogan (antinomique, si l'on y réfléchit bien...) est resté fameux. Orage de chaleur, éclairs sans tonnerre, mai 68 a été une période de réflexion salutaire et d'excès évidents, amusants. Malheureusement, mai 68 a laissé des séquelles démagogiques et bien des détenteurs d'autorité se sont mal remis du choc de la contestation : "beaucoup de cadres s'interrogent sur la légitimité de leur autorité, ce qui est fort bien, mais ont une mauvaise conscience, ce qui est néfaste et la plupart du temps injuste." (p. 74)

Le truc des auteurs est que "L'animateur (comprendre le chef, le patron) n'est pas un maître au sens traditionnel du terme. Il est un modèle de comportement, il partage la vie du groupe, il suscite des vocations, il ne les impose pas." (p. 74)

Pour arriver à ce but, il faut que les travailleurs, les subordonnés soient bien préparés. Ils doivent savoir que "L'autorité inspirée par le sentiment de solidarité fait de l'implication le moteur de l'évolution." (p. 51). En effet, les auteurs renvoient dos à dos la sociobiologie (résumée et citée sans critique) et la présence de liberté chez les individus. Pour eux, l'autorité se manifeste dans des groupes où règnent la sociabilité, la bienveillance et la tolérance. Donc, "L'autorité doit avoir pour effet de réduire les tensions et les angoisses sans les supprimer : en un mot, de rassurer. Elle doit répondre au besoin d'aller plus vite, plus loin, de progresser ; elle doit avoir pour effet d'inciter au dépassement de soi, elle le fera en répondant d'abord aux besoins de sécurité et d'affection." (page 39).

Et où trouver l'affection, si ce n'est sur les lieux de travail, avec le cercle de qualité. Cela suppose la mise au rencart du rôle archaïque des chefs, remplacé par "le chef qui a le courage d'indiquer à ses subordonnés les limites de ses possibilités, celles des actions à entreprendre, qui ne cache pas les difficultés à venir tout en les assumant avec détermination, et qui devient digne de respect et qui a des chances d'être écouté (...). Le vrai pouvoir n'est plus celui qu'on se donne, mais bien celui que les autres nous reconnaissent." (p. 77)

Et l'ouvrage finit en citant directement Wilson et sa sociobiologie, affublée de la formule "Cette théorie de la domination s'appuie certainement sur des données scientifiques." (p. 102)

En fait, là encore la nouveauté est limitée. Dans l'armée, face à l'obéissance aveugle, il a toujours existé de petits bataillons, dont les chefs étaient près des soldats, partageant les risques, les douleurs et les joies (style Bigeard au Vietnam). Leur autorité était intériorisée par les subalternes. C'est en gros, le modèle de Chappuis-Paulhac.

Or, même en supposant que l'instinct de liberté n'ait jamais secoué le monde (Spartacus, jacqueries, enragés de 89, etc.), le schéma social sous-jacent dans le livre analysé est que la société est bonne, malgré des imperfections inévitables (prostitution, légère corruption, etc.) tant que l'humanité existera.

Il y a quelque 2 300 ans, Aristote contestait déjà cette illusion. Le fondement de la démocratie est "l'alternance du commandement et de l'obéissance", autrement dit la limitation du temps d'occupation des charges, voire la rotation des tâches. (5). Il dénonçait le cumul des fonctions et exigeait la transparence de l'impôt (6). Le replâtrage des façades de l'autoritarisme demeure superficiel, et se fonde sur les matraques des forces de l'ordre pour abrégé les discussions. Seules les sectes ou des sociétés semi secrètes comme l'Opus Dei peuvent durant un temps leurrer certains individus. Si le cynisme généralisé qui se manifeste souvent dans les pays industrialisés est un frein au militarisme, il en est plus fort encore à l'autoritarisme. Et lors de tensions fortes, on observe des moments de fraternité : "Solidarnosc", réseaux d'entraide au Chili, etc.

## Grand Père Max

1) Sources *Cambio* 16 n° 737, 13.O1.86 ; Daniel Artigues *El Opus Dei en Espana* Paris 1968

2) *Bookchin Sociobiologie ou écologie sociale* Lyon, ACL, 1983, p. 24

3) Ibanez Tomas *Poder y Libertad* Barcelona, Hora, 1983, p. 140

4) Chappuis-Paulhac *Les relations d'autorité*, Ed. d'Organisation, 1987

5) Aristote, *La politique*, Denoël Gonthier, 1977, p. 158

6) idem, p. 210-211

# lettres à IRL

## POUR MARTIAL

Si tu arrêtais de respirer?! Respirer est un acte autoritaire par essence, l'oxygène ( le dioxygène, pardon), n'ayant pas choisi de se transformer en gaz carbonique? Et que deviendra par la suite ce gaz carbonique? Pollution, effet de serre, changement de climat, fonte de la calotte glaciaire, fin du monde...

Continuer à respirer, c'est de l'insouciance; pire un abus de pouvoir, un crime... Contre qui? Contre l'Univers qui, lui aussi, n'a pas choisi d'être univers etc... Bon, arrêtons les conneries!

Je voudrais te signaler, Martial, que c'est bon de vivre, même dans un état capitaliste, malgré ce que tu penses.

As-tu déjà bu de l'eau, une bonne eau de montagne? Ça vaut le coup de vivre, non?

Merci papa, merci maman et à tous mes aïeux de m'avoir fait.

Merci pour les odeurs, pour le vent, pour l'amour, pour la bouffe, pour la musique, pour les maths (si, si). Ma principale tâche de père, car j'ai eu l'inconscience de procréer, c'est d'apprendre à mon fils à aimer, à sentir.

Attention, je ne suis pas un béat qui trouve tout bon (Jacques). Je vois la merde aussi. Et j'essaie de l'éliminer, d'éliminer les côtés merdiques.

Et maintenant une évidence, quitte à te dégouter, Martial; sans société, tu n'es rien. Tu n'aurais même pas pu écrire.

Une dernière remarque. Tu devrais te réjouir des massacres perpétrés par les hommes sur les animaux. Ça écoute la vie de ces derniers, vie qui est source de souffrance, comme tu le dis toi-même.

Pour lutter contre la souffrance, éliminons le vie. Joli programme, attrayant.

Et maintenant, pour l'équipe d'IRL.

Vous avez des problèmes pour sortir votre revue. Pourtant, lorsque je lis le texte de Martial, je me pose des questions.

Avez-vous du papier à gaspiller, ou rien à écrire? En effet, Martial, dans la provoc stérile, a l'air d'être un champion. Si les deux textes sur la viande et les gosses ( c'est toujours de la viande) sont plutôt ridicules, celui sur la négation de la société me semble dangereux.

Si quelquefois, il est bon de décapoter nos idées, il y a tout de même des acquis.

Que je sache, l'anarchisme ne remet pas en cause la société, le lien sociétal qui est une constante de l'espèce humaine, mais l'organisation de cette société.

Aujourd'hui la plupart des pour ne pas dire toutes, ont un mode de fonctionnement plus autoritaire que libertaire. Bien que l'aspect libertaire ne soit pas absent. Bien sûr, l'Etat, qu'il ne faut pas confondre avec la société, parasite le fonctionnement de cette dernière. L'Etat devra disparaître, la société, non. Elle n'est pas nécessairement la négation de l'individu. Elle doit permettre au contraire, aux individus un enrichissement permanent et

leur donner le cadre et les moyens de leur épanouissement.

J'espère que pour les lecteurs

d'IRL, ceci est acquis, sinon c'est à désespérer.

Y'en a marre des ploum ploum tralala de l'anarchie, surtout quand ils n'ont pas d'humour, que dis-je, surtout quand ils sont sinistres ( relire le paragraphe 2 du texte de Martial p.10, IRL no 81).

Allez, longue vie à IRL, dans la joie, sans trop de souffrances.

Claude F.  
34-Béziers

Avoir des enfants.  
Ne se sentir ni  
coupable, ni inoscient,  
ni irresponsable.  
(En guise de  
réponse à Martial).

Martial, dans ses divers écrits («Pariazine», «les sept vils nains», IRL) m'a toujours estomaqué par son aplomb à se poser en donneur de leçons. Démarche qui est bien étrangère à ma conception d'une éthique anar. Je répugne à tous les dogmatismes, même noirs.

Désolé!

J'aime les enfants, les miens que nous avons voulu avec mon épouse (eh oui, je suis aussi marié). D'accord Marie et Alice n'ont pas été consultées lors de la rencontre d'une ovule et d'un spermatozoïde. Mais pourquoi Martial reprend-il en fait le même cheminement que «Laissez-les vivre !», même si la finalité en est totalement opposée? Pourquoi les uns veulent-ils parler au nom de l'embryon refusé, et l'autre pour l'enfant désiré par ses parents. Pourquoi, pour satisfaire son pessimisme nihiliste devrions-nous stériliser nos ébats amoureux, et nos désirs de paternité et de maternité? Peut-on parler de libre-arbitre, de liberté, de libertaires, quand nous recevons un tel ukhase! Démarche aux antipodes de mes pensées. Mais suis-je anar? J'aime la vie, le vin, la bouffe, mes filles. Je suis marié, roule en voiture, ai une maison ( payée à tempérament), je travaille (donc j'ai un patron), et dans le cadre de mon boulot, j'ai un certain pouvoir ( las, le mot est lâché) et une fonction d'autorité ( second impair) sur 26 personnes. Aie, suis-je anar?

Marie et Alice sont deux petites filles délicieuses (merde, l'Oedipe!) nées d'une union charnelle. Mais, à les voir vivre, je ne pense pas qu'elles le regrettent, même si parfois des larmes perlent sur leurs joues, fruits de la vie et de l'amour.

Pourquoi tant de sécheresse, et de vide dans l'articulet « Contre l'enfantement ». Pourquoi cette absence de chaleur et d'affectif. Pour moi, «No Futur » n'est qu'un slogan lâché à la face du vieux monde, fruit de la désespérance,

et non une réalité. «Ni vieux, ni maître ». OK! Mais il y avait aussi « Jouir sans entrave », « Faites l'amour, pas la guerre». Querelle dérisoire des slogans, des clichés.

Pour ma part, je ne peux que reprendre ce que j'écrivais il y a une dizaine d'années ( texte repris dans la brochure « Dialogue avec l'OCL»- 1979.p.65). « Pour nous, le militant libertaire ne peut être coupé de son contexte social par une intervention tout azimuts qui ne lui permet pas de discuter, vivre, jouer lire, aimer, paresser, boire manger. »

J'aime le Bourgeois, le Chinon et le Château neuf du Pape, le Sandre au poivre rose, le roti de boeuf au vinaigre; la Loire et la Sologne, bref, une certaine volupté de vivre.

C'est chouette un calin par un petit bout de un an ou de six ans. Ma fille aînée adore les Bérus, Ludvig von 88, les manifs, les glaces à la vanille, les séries japonaises. Suis-je un bon père? Suis-je dans la ligne quant à une recherche libertaire de l'Education?

Etre anar, c'est rire, plaisanter, jouer, être ludique, être cohérent

avec ses idées, même si demain je suis aux antipodes des slogans que je queulais après 68 avec l'ORA. Je ne saurais me retrouver dans le nihilisme suicidaire de ton articulet. La vie, c'est toujours concéder à l'autre, la quête d'un absolu ne peut qu'être utopique et donc meurtrière. L'absolu tue la vie, et notamment celle des dissidents, qui refusent les dogmes.

Mais les anciens combattants sont égoïstes. Le pessimisme du « Dernier Homme » non merci! Comme beaucoup de copains libertaires, j'aime la vie, je crois en l'avenir, même si j'ai fait un trait sur le grand soir.

Peut-être que Marie et Alice dans quinze ans reprendront le flambeau. Ainsi va la vie!

Amour et Anarchie. Ciao Martial!  
Jean-Michel-St Jean de Bray

Chers  
Camarades d'IRL!

Laissez-moi vous exprimer mes félicitations pour la rédaction du journal. Aucun article n'est quelconque. Tous sont de nature à susciter chez le lecteur la réflexion et à contribuer, de ce fait, à sa formation libertaire. Je les lis toujours avec plaisir et profit. Continuez!

Jean-Marc a fait la mise au point qu'appelait le texte de Martial sur le «viandisme». Il est clair que tout n'était pas à prendre à la lettre dans ce «billet d'humeur», mais je pense que le fond était valable et méritait considération. Je souhaite vivement que le projet de brochure ne soit pas abandonné. Il ne s'agit pas, bien sur, de sommer les anarchistes d'adopter sans délai le végétarisme intégral. Il s'agit de les aider à découvrir les affinités du végétarisme avec les conceptions libertaires, notamment en ce qui concerne le respect de la vie animale, sentiment qui est, pour le moins, en harmonie avec un idéal de fraternité universelle.

Par ailleurs, il semble qu'une brochure qui manifesterait l'intérêt et la sympathie des anarchistes pour le végétarisme, révélant chez eux un aspect que la plupart des gens ne soupçonnent pas, pourrait avoir sur un large public de très heureux effets.

En parfaite solidarité.

Louis M  
75019-Paris



lettres à ircl.

PETER CIBULKA  
a été arrêté par

la police à Brno, le 14 octobre dernier. Agé de 34 ans, Peter est actif depuis longtemps dans le milieu alternatif tchèque. C'est une des rares personnes de son pays à s'occuper de la production et de la distribution de la musique indépendante (400 K7 ont été réalisées en 10 ans d'activité).

Peter était un des signataires de la Charte de 77 et membre du Comité pour la défense des personnes injustement poursuivies en CSSR.

En 1978, il a été condamné à deux ans de prison pour production de musique non officielle (il fit une grève de la faim et passa de 72 à 49 kg). En représailles, les autorités le condamnaient à une année supplémentaire. Il fut libéré en 1981.

Il fut de nouveau arrêté en 1985 pour insultes contre l'Etat.

Le 14 octobre, Peter a été de nouveau arrêté.

C'est à nous de faire tout notre possible pour faire libérer notre camarade qui risque 10 ans de prison pour le seul crime d'appartenir à un mouvement alternatif dans le pays des fascistes rouges.

Des pétitions avec le texte suivant peuvent être adressées au ministre de la justice tchèque, ou à :

Suzanne Zago/ PB16683/  
1001 RD Amsterdam ( Pays-Bas)  
Recording and distributing the music you like cannot be a reason for putting a person in prison.

Please, release Pete Cibulka (27/10/1950), now in Vernice prison, Brno, Czechoslovak.

Pour plus d'informations, écrire  
Laurent Joly  
Centre Hospitalier  
38160-St Marcellin

L  
I  
B  
E  
R  
E  
R  
E  
Z  
N  
O  
S  
C  
A  
M  
A  
R  
A  
D  
E  
S  
M  
E  
R  
C  
I

Salut!  
Etudiant, anarchiste, unitaire, je m'interroge souvent sur les problèmes soulevés par l'efficacité, ou plutôt l'inefficacité révolutionnaire de notre action. Permet-moi de t'en faire part.

Comment, après 1871, 1917, 1936, 19... ou la cohésion nous manqua souvent, se fait-il qu'aujourd'hui, en plein bicentenaire d'une Révolution bien enterrée, existent tant d'organisations se voulant toutes plus libertaires les unes que les autres? Exemples: Union des Anarchistes, Organisation Communiste - Libertaire, Fédération Anarchiste, etc..

Ainsi, à mon avis, il y a trop d'organisations dont l'approche de la Société et de l'Etat est quasiment identique dans le fond. Des nuances dans la forme, peut-être? Et alors! Qu'est-ce qu'une nuance, sinon une légère différence dans une même communauté de pensée?... Trop d'organisations qui, de par leur nombre excessif (par rapport, bien sûr, au chiffre considérable des militants qu'elles revendiquent) ont dans l'histoire du mouvement libertaire plus nuï au développement même du courant qu'au système en place!! Notre division profita et profite encore au système réactionnaire, elle profite aux réformistes, elle profite aux communistes autoritaires... La division profite à tous, sauf à nous! Peut-on alors enfin adopter une attitude consciente?

1989, le consensus mou, l'ancrage fasciste, la perte d'audience du communisme autoritaire... 1989: la poussée verte (durable?), le regain d'intérêt pour les idées alternatives... Profitons-en! Imposons-nous face aux Charlots de la politique! Rien n'empêche aujourd'hui, à part quelques susceptibilités conservatrices de certains anarchistes trop attachés à leurs petites chapelles, le rassemblement de toutes les sensibilités anarchistes et/ou anarchisantes dans une vaste fédération. Autonomie de groupes libres de choisir leurs orientations (anarcho-syndicaliste, anarchiste individualiste, communiste-libertaire, pacifiste intégral, néo-malthusien...), respect de l'autre et non-sectarisme (pourtant si commun), allant de pair avec l'unicité de l'organisation.

Sommes-nous si nombreux et influents pour ne pas tenter à nouveau de nous regrouper, tous ensemble? Enfin!? Notre but n'est pas, n'est plus, de distribuer quelques tracts en se donnant bonne conscience, notre but est la transformation radicale de la société. Nous nous devons d'être efficaces. Et, au lieu de reprendre involontairement à notre compte ce proverbe pour le moins ironique et vrai: « un trotskyste fonde un parti, deux trotskystes forment des tendances, trois trotskystes génèrent une scission... », inspirons-nous plutôt de celui-ci: « l'union fait la force », et dès maintenant, agissons en conséquences!!!

Frédéric B  
54-Laxou

ANARCHY & MUSIK  
ON A FAIM!

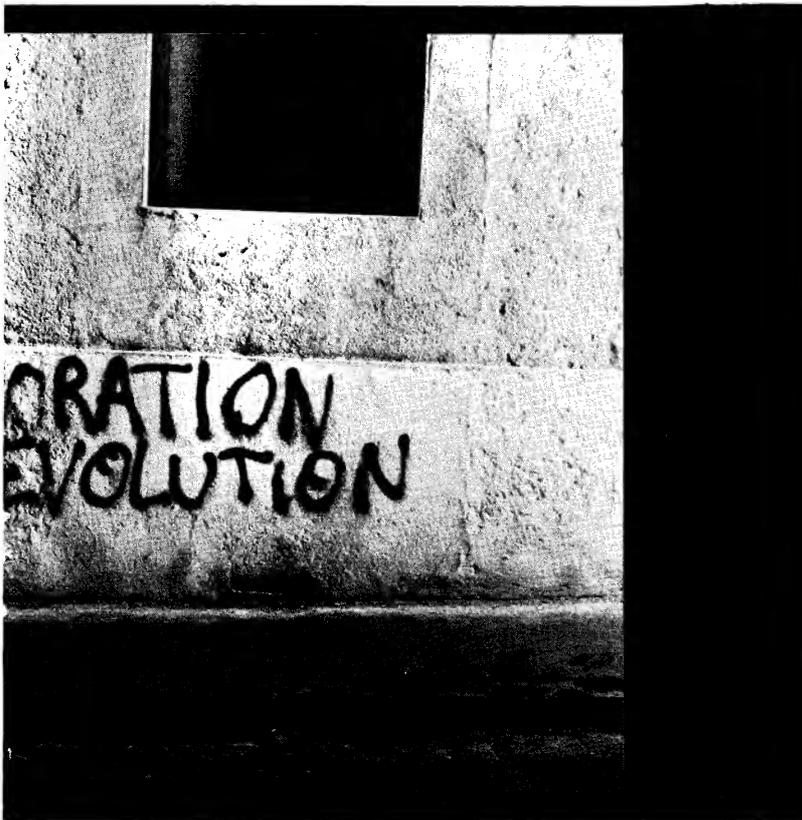
BP 47

76800

St ETIENNE

DU ROUVRAY

-FRANCE-



# LA REVOLUTION AUTOGERÉE AU VENEZUELA

(27 et 28 février 1989)

**L**e Venezuela est une nation qui, selon les autres pays du monde, disposait d'une démocratie solide et constante depuis 1958, date à laquelle un mouvement civique et militaire renversa le dictateur Marcos Pérez Giménez ( qui réside actuellement à Madrid) et amena au pouvoir présidentiel le social-démocrate Romuald Bétancourt (fondateur du plus grand parti politique du pays, *Accion democratica*). Les 27 et 28 février, de même que les 1, 2 et 3 mars 1989, le pays a été en proie à une révolte ou révolution spontanée, dont la caractéristique essentielle fut l'irruption de presque toutes les couches sociales de la population dans les principales rues des secteurs urbains et leurs centres, et dans les banlieues marginalisées des grandes villes et des villages du nord du Venezuela. Par exemple, Caracas (la capitale), Valencia (ville industrielle), Maracay (ville où se trouve l'aviation militaire), Barquisimeto, ainsi que des villages de la province, comme Victoria, Turquemo, Cagua et San-Mateo, furent les témoins du mécontentement des masses à cause de la mauvaise et déplorable gestion appliquée par les gouvernements successifs durant ces trente ans de prétendue démocratie.

Un politicien qui jouit d'une certaine notoriété, déclarait, dans un quotidien important: «Ces événements sanglants et récents (tragiques à cause des nombreux morts durant cinq jours) ne sont que la pointe d'un iceberg d'une situation extrêmement sérieuse, qui touche le système et la société vénézuélienne. Sur le plan économique et social, la crise s'est propagée comme les tentacules d'une pieuvre, en augmentant la marginalité et la misère jusqu'au point critique, en réduisant le revenu réel de chaque citoyen vénézuélien.)

Le gouvernement du président sortant, Jaime Lusinchi, a fini par épuiser les fonds des finances nationales, en vidant totalement les coffres et les réserves du pays, par le détournement éhonté de millions de bolivars (monnaie nationale) au profit de tous les bureaucrates et oligarques qui soutenaient son gouvernement.

Le nouveau président, Carlos Andrés Pérez, qui le fut dans le passé, a essayé d'appliquer -et en fait il le réalise-

nouvel ordre économique appelé « Série de Mesures Economiques », qui touche les citoyens et dont la première a été l'augmentation des prix de l'essence et du diesel, d'où une hausse des tarifs des transports publics. C'est alors que commence le malaise collectif des communautés des villes qui réagissent contre les désagréments qui surgissent depuis plusieurs mois avec le «stockage» (nourriture conservée par les monopoles) des riches qui poussent à la famine et à l'incertitude.

Il y a eu au Venezuela des moments et des heures pendant lesquels aucune partie du gouvernement, ni les groupes politiques, ou les leaders en tous genres et leurs manœuvres, ne pouvait contrôler ou limiter cette manifestation autogestionnaire générale.

Bien évidemment, des heurts violents n'ont pas manqué. Les deux camps, le gouvernement et le peuple, ont lutté avec les moyens qu'on leur connaît. Les pierres contre les balles, les gens qui courent contre les bombes lacrymogènes. Je dois souligner un fait: nombre de ceux qui, parmi nous, étaient dans des lieux où la situation était critique, sont restés dans l'expectative. L'armée était dans la rue et tirait. La police, qui connaît les gens, cherchait des prétextes pour tuer et détruire. Nous, qui avons l'expérience de 1958, avons choisi de rester tranquilles et de ne pas mettre en danger nos femmes et nos enfants. Ici, à San Mateo, il n'y a pas de groupe anarchiste solidement implanté et, ceux que nous pouvons considérer comme tendances proches, nous ont incités à agir ainsi. De plus, et jusqu'au moment de rédiger cette information, nous ne sommes pas sûrs du comportement des autres groupes dans les autres villes.

Au Venezuela, à l'heure actuelles, il n'existe pas d'éléments qui permettent aux militaires de faire un « coup d'Etat ». Les militaires se sont formés très facilement et installés dans leur vie de famille. Je ne pense pas qu'ils souhaitent gérer un pays du Tiers-Monde, comme ceux que l'on connaît. Personnellement, j'ai envoyé une lettre au ministre de la guerre, par le biais d'un journal du pays, en lui demandant une présence plus visible. Il faut rappeler que je ne suis aucune-

ment la philosophie des forces armées, mais c'est justement le ministre de la Défense qui demanda le calme pendant les combats, évitant ainsi une plus grande effusion de sang.

Les boutiques et les magasins commencent à fermer et le peuple a souffert à nouveau du fléau de la famine. Je veux expliquer également que, en tant qu'anarchiste, je n'approuve aucunement une action qui réprimerait le peuple, mais je tente d'exposer objectivement ( et bien sur, de façon personnelle), tout ce qui s'est passé.

Il ne faut pas oublier qu'au Venezuela, et depuis plus de trente ans, il n'y avait pas eu de répression gouvernementale de cette ampleur. Notre population est à 75% âgée de moins de 35 ans, avec une jeunesse de plus en plus marginalisée quant aux conditions de vie optimales. Je veux dire qu'il ya des conditions non planifiées d'exclusion du sport, de la création artistique et de tout ce qui peut représenter une augmentation de la qualité de la vie. Le sous-développement, semble-t-il, est conservé coûte que coûte, et je considère que ce jugement n'est pas exagéré, vu les constatations quotidiennes que je fais.

Il est possible que les mouvements apparus au Brésil et dans la République Dominicaine, lorsque les habitants sont sortis dans les rues pour chercher de la nourriture et protester contre les hausses des produits alimentaires et des services aient eu une influence et se soient répétés ici plus dramatiquement.

Sans aucun doute, le fond du problème est qu'il existe un citoyen latino-américain qui désire énormément changer de statut existentiel et qui a un besoin urgent de tous les schémas qui ont agité violemment pendant des années les Pays du Tiers-Monde latino-américain.

Les exemples du Pérou et de la Colombie sont évidents. En Colombie, il y a un triple pouvoir. Une guérilla de type maoïste, fidéliste et pro-soviétique, sur plusieurs fronts et avec plusieurs états-majors, qui ne sait pas encore coordonner ce qu'elle veut quand elle sera au pouvoir (si elle y arrive dans ce pays en pleine convulsion). L'autre problème est celui du mouvement réactionnaire des trafiquants de drogue (coca, marijuana, etc...) qui ne pensent qu'à leur bien-être en veillant sur leurs intérêts dans l'exportation des drogues et en abimant la santé de millions de jeunes (surtout) du monde entier et en jouant le jeu de ceux qui sont au pouvoir (Panama, Paraguay, ...). Enfin, il y a le brillant gouvernement colombien, qui désire conserver les différences de classe sociales très marquées, en oubliant le pourcentage élevé d'analphabétisme et de misère économique.

Le cas du Pérou est encore plus critique: Sa monnaie se dévalue de plus en plus. Les contradictions de ses gouvernants et des élites ont placé les successeurs des Incas dans une position déses-

pérée, qui force de nombreux Péruviens à émigrer dans les pays voisins. Même l'écivain Mario Vargas Llosa, auteur de «La ville et les chiens», protège la banque nationale et internationale en désirant participer aux prochaines élections présidentielles.

Les guerilleros du mouvement maoïste «Sentier Lumineux» tuent sans discontinuer les paysans pour obtenir des adeptes et aussi des systèmes de sécurité de groupe, en contribuant lamentablement à l'égorgement du pays. Mao est mort dans la Chine actuelle qui revient dans le giron des Nations-Unies et des pays développés... et je me demande: quel système veulent implanter les guerilleros péruviens du Sentier Lumineux?

Le reste du continent sud et centro-américain ne vaut guère mieux. L'Argentine est toujours guetée par les militaires qui ont été au pouvoir (en châtiant la liberté par la répression). Le Chili est dominé par l'autorité du vieux Augusto Pinochet, qui cherche tous les prétextes pour que ses gorilles liquident des Chiliens. Au Paraguay, la dictature la plus ancienne du continent a été remplacée, mais que va-t-il se passer maintenant avec le nouveau gouvernement militaire? Haïti, la nation la plus pauvre de notre zone géographique, vient de subir un nouveau coup d'Etat (une tentative), et n'oublions pas qu'elle sert de plaque tournante aux trafics de drogue.

Rappelons également les excès de la lutte armée en Amérique Centrale et les ingérences des USA et de l'URSS pour orienter les politiques sociales à appliquer dans ces petits états. Cuba est l'éternelle pomme de discorde, qui veut sortir du mur des lamentations, créé par l'isolement par rapport aux états latino-américains. Elle a besoin de reprendre ses liens à part entière dans les Antilles et en Amérique du Sud.

Amis et camarades d'IRL, tous ces pays entourent le Venezuela, c'est pourquoi nous nous intéressons au sort de leurs populations.

Au Venezuela, sauf erreur, le cabinet exécutif dépendant de la présidence de la république a inclus dans son équipe un grand nombre de technocrates. Ils vont sans aucun doute protéger les intérêts des grands propriétaires et des banquiers. Le peuple n'est pas encore habitué à la façon d'agir de ces gens-là, qui s'ils sont formés en théorie, à mener à bien des plans de stabilisation économique, ont une capacité de compréhension de la problématique sociale des masses qui est certainement complètement nulle. Ils ne saisissent pas l'économie de première nécessité, ou économie de base.

Actuellement, Nicholas Brady, secrétaire du Trésor des USA, a proposé à notre pays un système de troc, en vue de réduire notre dette extérieure (très importante, pour sûr) d'environ 50%, en échange du... passage des entreprises

les plus rentables aux mains des créanciers. D'autres pays de notre zone recevraient la même proposition. Le FMI veut sans doute asphyxier les économies des pays du Tiers Monde en empêchant l'émergence d'une production interne et en obligeant l'Amérique Latine à stagner de plus en plus, avec un paiement de la dette et des intérêts qui n'en finit pas, ce qui maintient le capital prêté pratiquement aussi important qu'au moment du prêt.

Pour le moment, nous sommes accablés par ces problèmes. Les prix du pétrole ont considérablement baissés et le Venezuela n'a pas su utiliser l'agriculture. La réforme agraire, lancée au début des années 60, n'a pas répondu à l'attente dont elle était auréolée. Le Venezuela est un pays uniquement producteur de pétrole, d'où le malaise actuel, qui touche les 18 millions de Vénézuéliens. De plus, nous importons un pourcentage élevé de biens de consommation élémentaire. *Le Venezuela n'est plus comme avnt. Tout a changé, économiquement et socialement.*

L'enjeu auquel doivent faire face les Révolutionnaires est énorme. Le prosélytisme et la démagogie des politiciens traditionnels vont s'écrouler. C'est à nous -à notre avis-, les mouvements de quartier, les écologistes, les partisans de

la protection des sites, les artistes populaires, les syndicalistes révolutionnaires, les étudiants, les paysans et les maitresses de maison, de construire la vie par le bas (une fois de plus), de recommencer avec créativité pour atteindre nos objectifs.

Ici, au Venezuela, les mouvements libertaires ou anarchistes n'ont pas la solidité idéologique que nous souhaiterions. On a l'espoir de créer une fédération. Quant à nous, nous sommes un peu coupés de la capitale Caracas, à cause de la qualité de la vie qui est différente. Cependant, nous appuyons toujours tout ce qui s'oppose rationnellement aux excès du pouvoir politique en place. Les événements des 27 et 28 février ont montré qu'il faut compter sur les Vénézuéliens, en tant qu'individus et en tant que collectif, comme les «associations de quartier» de plusieurs villes (reconnues par l'Etat). Lorsque l'être humain est accablé par sa participation limitée à la consommation de nourriture saine et par la castration de ses initiatives créatrices, sa rage explose, et les conséquences en sont imprévisibles.

Gilberto Paoli



# La Russie de Gorbatchev

Il s'agit d'un livre publié en même temps en France et aux Etats-Unis, d'un éminent soviétologue qui ne cache pas sa sympathie pour les idées de Gorbatchev. Pourtant, le livre offre un double langage: d'une part, les propos lénifiants de l'auteur, de l'autre, l'abîme des problèmes à résoudre, dénoncés par les citations de sources soviétiques.

Pour Basile Kerblay, Gorbatchev lutterait contre la bureaucratie, avec l'appui de la jeunesse et de l'intelligentsia, pour faire passer le pays de la sclérose du Plan à la loi du marché. L'auteur semble écarter tout risque de dérapage, tout en citant la tentative tchèque de 1968 (initiative du Gorbatchev local, avec le nihil obstat de Moscou) qui entraîna le PC vers sa propre dissolution (bizarrement; le cas apparaît p.156, alors qu'il s'impose p.52). Kerblay expose les réformes à long terme de Gorbatchev, dans un cadre limité: «Le pluralisme n'est acceptable que dans le cadre du socialisme et tout ce qui serait anti-socialiste doit être combattu.» (p.148). Et l'auteur se fonde hardiment sur les statistiques soviétiques, alors que la presse soviétique, qu'il cite, les met parfois en doute (p.169). Et Kerblay signale la persistance des arrestations pour délit d'opinion (p.123).

Kerblay distingue plusieurs tendances, qui disposent même d'organes de presse. Personnellement, je pense que la perestroïka a entraîné un effet imprévu: le marxisme-léninisme est en hibernation, pour cause de remise à jour (1). Il en résulte un moment privilégié où la censure n'a plus de référentiel net et laisse passer un fleuve de papiers, inimaginable il y a trois ans. Quelles que soient les intentions des journalistes (dénoncer des excès pour condamner la perestroïka, critiquer des tares pour la servir, attaquer pour la dépasser), on peut synthétiser la vie quotidienne à travers les citations excellentes que propose Kerblay. Crise du logement (p.82,174) très grave; —manque de produits alimentaires (p.84,85,171) et persistance de l'alcoolisme; —services de santé déplorable (p.89) et de plus en plus payants (p.174); —existence de classes (p.133); —crainte des exploités d'un retour à la situation antérieure à la perestroïka (p.81).

On constate donc que le pays croule sous le poids des problèmes quotidiens, auxquels la perestroïka ne propose que des solutions à long terme. En ce sens, Kerblay aurait dû souligner que les querelles nationalistes tombent à pic — par hasard?? — pour donner l'illusion que l'URSS doit rester unie et freiner, donc, les problèmes.

Il semble que le schéma sous-jacent de Kerblay soit que l'URSS va adopter, sans trop de disfonctionnement, la voie yougoslave. C'est-à-dire la loi du marché pour toutes les entreprises, avec la création de PME privées, la société de consommation et une libéralisation des mœurs, une autonomie plus grande des républiques. Dans ce cadre, le PC garde la

mainmise sur tout le pays en autorisant une corruption discrète, des universités assez libres et une police omniprésente, en apparences débonnaire. Il pourrait tout aussi bien s'agir d'un schéma latino-américain du passage de la dictature à la dictablanda (de la dictature à la dicta-molle), à savoir: Donner le pouvoir à des tendances plus proches des masses, qui font passer la pilule amère des ajustements économiques. En ce sens, on suppose que l'URSS est dans l'ensemble un pays du Tiers-Monde, ce qui est indiscutable pour la vie quotidienne.

Il est dommage que Kerblay n'ait pas clairement signalé les enjeux. Gorbatchev fait passer l'URSS d'une société à 100% de direction unique, 90-95% de corruption, avec travail pour tous et stabilité de l'emploi, à un autre type avec directions multiples, 20-30% de corruption, efficacité économique et liberté de licenciement des travailleurs, donc un certain volet de chômage.

Le problème est de savoir si les marxistes léninistes sont capables de se maintenir en élargissant la nomenklatura et en se passant du Goulag. . .

## LA PRESSE EN FOLIE

Lénine et Staline ont forgé une morale genre intégrisme religieux (catholique ou musulman) où le stakhanoviste, le komsomol, dévoué corps et âme au Parti annonçaient l'Homme Nouveau. Aujourd'hui, il est clair que de nombreuses couches sociales sont marginalisées. L'urbanisation et l'exode rural accélérés semblent avoir bien ralenti l'entraide traditionnelle des sociétés rurales et russes en particulier. «Ogoniok» no 9 (25 2/4 89) cite de nombreux cas d'abandon de nouveaux nés dans les gares et le métro. En avril, c'est le problème du viol: «Presque tous les cas de viol sont le fait de bandes d'adolescents, 2 ou 3 individus, 5-6, parfois 15». «Pravda International» de mai 89 cite une lettre de lecteur d'Oulianovsk décrivant des bagarres entre bandes d'adolescents et l'intervention tiède de la police. La même source donne des statistiques (sic) du ministère de l'Intérieur sur les prisonniers dans les camps de travaux forcés. 27,4% ont moins de 25 ans; 36,7% font des peines de 5 à 10 ans; 16,9% ont été condamnés pour vols dans les propriétés privées, 11,8% pour des actes de voyous (houliganisme), 11,5% pour meurtre, etc. Ces trois dernières années, le nombre emprisonnés aurait diminué de 40% et une centaine de camps auraient été fermés ou aménagés en institutions médicales (!!!). Pourtant une interview d'un procureur dans «Argumenti i Fakti» no 14(8/10 avril 89) indique que, entre 87 et 88 les crimes ont augmenté de 14% et les bagarres et vols de 43%. En avril, «Ogoniok» dénonce, par le biais du courrier des lecteurs, les cas de pensions misérables qui couvrent à peine l'achat

de médicaments. Une autre lettre compare la situation soviétique de cherté et rareté des médicaments avec la réalité tchèque complètement différente. Un lecteur propose d'ériger un monument à l'écrivain Boulgakov (mort en camp), pour faire fuir «la bêtise, l'arrogance, le bureaucratisme du cadre de notre pays». Plus encore, «Ogoniok» publie un long article sur Sakharov qui résume sa vie et ses idées, avec de nombreuses citations. Le numéro 13, d'avril, donne un article de Pavlenko (général et historien) sur Staline et l'Armée Rouge qui énumère les arrestations et les liquidations. «Donc en moins d'un an et demi, la repression a touché environ 40000 chefs de l'Armée Rouge et de la Flotte. L'histoire de l'humanité ne connaît pas de cas de telle rage et de telle agitation pour anéantir les cadres militaires d'un pays en situation proche d'un conflit.».

Le tirage de la presse n'est pas négligeable, même s'il n'est pas totalement exact. Ainsi, «Argumenti i Fakti» tire à 21 millions et plus, «Ogoniok», «Literaturnaya Gazeta» de 700000 à 3 millions. Dans ces conditions, et vu la soif de lecture pour connaître les critiques et les nouveautés, on peut être sidéré par certains articles. Vasili Golovanov publie en décembre dans «Sovetskaya Kultura», un long article sur Kropotkine (traduit dans «Pravda International» d'avril). Les informations sont exactes (et tirées de sources directes) et les qualités de Kropotkine sont soulignées, sans pratiquement de critique. Vers le milieu de l'article, Govlanov écrit un paragraphe qui pourrait servir de conclusion: «Les anarchistes ont compris par intuition un problème très important, celui de la psychologie du pouvoir, mais ils étaient incapables de le résoudre dialectiquement. Ils considéraient que tout pouvoir, en particulier le pouvoir établi au nom du peuple, était un mal, qui entraînait de terribles conséquences.

«Mais le peuple n'acceptera pas sans rechigner que la matraque avec laquelle on le cogne s'appelle matraque populaire» a écrit Bakounine (2). Malheureusement, l'histoire de l'époque stalinienne et de la Chine maoïste a démontré qu'il y avait plus de bon sens dans cet argument que ce ne fut le cas pendant la lutte pour la fondation théorique de la dictature du prolétariat. Dans certaines conditions historiques, les «gouvernements du peuple» deviennent réellement de simples déguisements de dictatures anti-populaires, qui sont plus terribles du fait que le peuple les considère, dans une certaine mesure, comme quelque chose qu'il a construit lui-même.».

Le même auteur a publié dans «Literaturnaya Gazeta» du 8/2/89 une longue étude sur Makhno, qu'Alexandre Skirda



a analysée dans 3 numéros du «Monde Libertaire» d'avril. Et «Pravda International» de mai en a commencé la traduction. Mais les journalistes vont plus loin encore. Dans «Ogoniok» n°14 de début avril, un article de Nicolay Andreev et Mark Voznesenski s'insurge contre la censure d'une étude universitaire de Restchikov sur «Les erreurs dans la théorie économique de Marx. Ils posent la censure en soi et le droit à penser librement, d'où un long monologue, dont voici quelques extraits: «Pourquoi la deuxième puissance économique mondiale fonctionne-t-elle sans aucun égard pour l'homme? Pourquoi? Pourquoi? Y-a-t-il beaucoup d'économistes et de politiciens professionnels qui répondent à nos «pourquoi»? (...) Si je vois chez Marx des aspects faibles, pourquoi doit-on interpréter qu'il s'agit d'une tentative de le détruire? Et pourquoi me taire, si je vois que nous allons à la catastrophe? (...) Le marxisme devient cadavérique, quand on le remplace par des citations interminables (...) Oui, parlez franchement, qui parmi nous, connaît Marx? Uniquement quelques rares spécialistes. Mais l'écrasante

majorité a ouvert ses oeuvres pour la dernière fois sur les bancs de l'Université». La conclusion des auteurs est que, pour éviter de tomber dans «la pauvreté de pensée», il faut faire comme Marx: tout soumettre «au doute».(3)

La vie quotidienne n'échappe nullement à cette critique en profondeur: «Nous n'avons aucune obligation théorique à être les premiers sur Mars, alors qu'ici, sur terre, nos magasins sont vides» (Oleg Bogomolov, directeur de l'Institut d'Économie du Système Socialiste, février 89). On ne peut devenir millionnaire sans être complice d'un crime économique ou sans profiter des nombreuses tares du système» (Vadim Skharovitch Rogovine, avril 89). Une enquête sur les queues dans les magasins montre que depuis trois ans, elles ont augmenté dans le commerce et le transport, et sont identiques dans les banques, les restaurants.

La perestroïka apparaît donc, de plus en plus, comme une prise de conscience — du moins chez de nombreux journalistes —, de la critique et du contrôle des décisions du Parti, du refus des dogmes infaillibles. Si, dans

le cas de la Hongrie et de la Pologne, le Parti et certains dissidents (de même que Sakharov et Gorbatchev) trouvent un terrain d'entente pour appliquer des mesures économiques. . . sur le dos des travailleurs, il n'en va pas de même partout. Les manifestations d'étudiants en Chine utilisaient à la fois les idées et la bisite de Gorbatchev. Il ne serait pas étonnant que des faits semblables surgissent dans l'Europe de l'Est, en Tchécoslovaquie, en Bulgarie..

Martin Zemliak

1/ L'enseignement et les examens de marxisme-léninisme (épreuve obligatoire dans toutes les branches enseignées), n'ont plus lieu depuis 87 en URSS et en Bulgarie, avec le gel de nombreux aspects de l'histoire contemporaine et de la psychologie. . .

2/ Il s'agit d'une citation de «Étatisme et Anarchie, librement traduit, Oeuvres 4 Champ Libre, p.219.

3/ Ce nouveau style trouble les stalinien occidentaux, voir lettre de lecteur dans «Études Soviétiques» mai 89, p.65: «le désarroi qui s'empare des personnes de mon âge, et j'espère, de plus jeunes, qui ont mis tant d'espairs dans ce grand pays socialiste l'URSS».

\*/ Basile Kerblay «La Russie Gorbatchev» Lyon-la Manufacture, 1989, 235p.

"A sum of 10-20 dollars, which may seem very small to you, it is not all small in our country and constitutes a sizable contribution." (A) Cappella - Polaroid.  
Address: Adam JAGUSIAK UL. GRUNWALDZKA 33/3 81-754 SOPOT-POLONGNE



# Aspects de l'intifada

**U**n des plus grands sujets de l'histoire moderne est la lutte des peuples opprimés pour assurer le contrôle de leurs vies et de leurs destins. Durant le mois d'avril 1987, j'ai visité Israël et les territoires occupés, où une de ces luttes a atteint un niveau d'intensité dramatique. Quelques mois auparavant, j'avais été au Nicaragua, exemple remarquable de volonté et d'habileté d'un pays appauvri jusqu'au désespoir, qui combat pour sa survie —encore que difficilement— en résistant à l'assaut d'une super-puissance terroriste. On a beau avoir lu ou s'être profondément intéressé à un sujet, l'expérience directe est très différente.

Souvent, les privilégiés considèrent ces luttes comme une atteinte à leurs droits, comme des éclats violents fomentés par les forces du Mal vouées à la destruction, que ce soit celles du monde communiste, ou des terroristes, ou des fanatiques fous. La lutte pour la liberté leur semble inexplicable autrement. En tout état de cause, le niveau de vie est plus élevé à Soweto qu'à l'âge de pierre ou même que dans tout autre pays d'Afrique. Et les habitants de Cisjordanie et de Gaza, qui survivent en faisant le travail pénible d'Israël, profitent de mesures économiques générales pour améliorer leur sort. Les propriétaires d'esclaves soutenaient de tels arguments.

Pour être si évidemment irrationnelle, la révolte des dépossédés doit être par une intention mauvaise ou une nature primitive. A quoi bon s'occuper de l'humiliation et de la dégradation, si ces conditions sont accompagnées d'un certain niveau de croissance économique? Pourquoi sacrifier le bien-être matériel et les possibilités d'ascension sociale pour une recherche à la Don Quichotte de la liberté et de la dignité? Si nous considérons que l'émotion humaine essentielle et la force conductrice d'une société saine sont représentées par le profit matériel, de telles questions n'ont pas de réponse aisée, tant et si bien que force est d'en chercher une plus élaborée et mystérieuse. Il y a deux-cents ans, Rousseau décrivait avec une ironie dédaigneuse ses compatriotes civilisés qui avaient perdu la notion de liberté et qui « ne font que vanter tout le temps la paix et la tranquillité dont ils jouissent avec leurs chaînes . . . Mais lorsque je vois d'autres gens sacrifier les plaisirs, le repos, la richesse, le pouvoir, et même la vie afin de préserver ce bien si unique méprisé par ceux qui l'ont perdu; que je vois des animaux nés libres mépriser la captivité et se briser la tête contre les barreaux de leur prison; que je vois des foules de sauvages complètement nus

*mépriser la voluptuosité européenne et endurer la faim, le feu, l'épée et la mort rien que pour sauvegarder leur indépendance, alors je me rends compte qu'il échappe aux esclaves de raisonner sur la liberté». (retraduit de l'espagnol).*

Ces mots me venaient à l'esprit quand je voyais en Cisjordanie, comme ce fut le cas dans d'autres circonstances semblables. C'est un rare privilège que de pouvoir contempler, même un bref instant, une lutte populaire pour la liberté et la justice. En ce moment, l'intifada n'est que cela, indépendamment de la direction qu'elle peut prendre vu les conditions imposées par l'occupant et les maîtres de l'argent.

## REPRESSION ET RÉSISTANCE

Israël s'est servi des assassinats, des brutalités, des gaz, des arrestations en masse, des déportations, de la destruction des foyers, des couvre-feux et d'autres formes de punition collective. Rien de tout cela n'a réussi à imposer l'obéissance ni n'a entraîné une riposte violente. La révolte palestinienne représente un véritable exploit d'autodiscipline collective. Ce cas est très différent de celui du combat des Juifs de Palestine pour un État juif, avec la mort d'officiers britanniques, l'assassinat du médiateur des Nations—Unies, Folke Bernadotte, la pendaison des otages britanniques, et tant d'autres atrocités commises contre des civils arabes. Le premier ministre actuel israélien, chef du groupe qui assassina Bernadotte, a fait l'éloge de la terreur en tant qu'impératif moral. «*Ni la morale ni la tradition juive ne peuvent écarter le terrorisme comme moyen de lutte*» écrivait-il. «*Le terrorisme est avant tout pour nous une partie de la bataille politique qui se déroule dans les circonstances actuelles et qui a un grand rôle à jouer . . . dans notre lutte contre l'occupant*» (1). Certains d'entre nous avaient pensé que de telles conceptions —et les pratiques qu'elles entraînent— étaient seulement le monopole des extrémistes, et qu'elles seraient abandonnées après l'établissement de l'État que la presse décrit comme le «*symbole de la décence humaine*», «*une société où la sensibilité morale est un principe de la vie politique*» (New—York Times) et qui est guidé par «*un sens moral élevé . . . tout au long de son histoire tumultueuse.*» (Times) (2). Il existe un faisceau de preuves qui détruisent cette illusion. Qui plus est, les dirigeants politiques se sont montrés réticents pour condamner des pratiques terroristes. Dans son panégy-

rique, Isaiah Berlin remarque que Chaïm Weizmann «*considère comme moralement inconvenant de dénoncer publiquement des actes (de terrorisme juif) ou leurs auteurs. . . tout en les jugeant criminels, il n'était pas dans son intention de s'y opposer parcequ'ils venaient de l'esprit torturé d'hommes désespérés. . .*». Ben Gourion garda secrète la confession d'un ami qui lui révéla être l'un des assassins de Bernadotte (3). Les mouvements et les luttes nationales entraînent toujours une quantité de violence et de terreur. Nous n'avons pas été une exception et les Israéliens non plus.

Durant son combat pour l'indépendance, la communauté juive en Palestine a bénéficié d'une certaine modération des forces britanniques. Les Palestiniens, en revanche, sont parfaitement conscients qu'ils ne peuvent attendre rien de semblable, s'ils veulent suivre la voie des Sionistes. Même les actions non-violentes —par exemple les efforts politiques et les grèves de commerçants ou les déclarations et les gestes symboliques— n'ont jamais cessé d'être réprimés et ont échoué par manque de soutiens extérieurs, même de ceux qui vantent les vertus de telles méthodes. Si les Britanniques avaient traité les Juifs avec les méthodes de la répression juive, il y aurait eu des protestations en Angleterre et dans le monde entier. Imaginons la réaction mondiale si la police soviétique traitait les «*refuzniks*» comme les Israéliens l'ont fait d'après les documents des journalistes étrangers. Les commentateurs israéliens ont souligné le contraste entre la modération des forces britanniques et la brutalité israélienne pour répondre à la résistance palestinienne. Une résistance qui est demeurée extraordinairement disciplinée, ce qui ne peut durer éternellement. Alors que je suis en train d'écrire, la presse communiqué — pour une seule journée— de violentes manifestations à Taiwan, en France, en Corée du Sud et à Manille, avec jets de cocktails Molotov, affrontements avec la police et des centaines de blessés, mais très peu parmi les manifestants et protestataires. Il n'y a pas d'états qui se fassent remarquer par leur mansuétude, mais, malgré cela, ces cas sont bien plus bénins que les réactions israéliennes dans des circonstances moins menaçantes. (5)

Les défenseurs de la violence israélienne affirment en général qu'il y a deux





critères, mais c'est exactement le contraire de ce qu'ils disent, et depuis longtemps.

Le philosophe israélien Avishai Margalit compare le «caractère modéré» de la police sud-coréenne avec la doctrine appliquée par le ministre de la défense Yitzhak Rabin, du parti travailliste: ces brutalités sont «nécessaires... pour restaurer l'honneur du soldat face au déficit des Palestiniens» (6). Selon le philosophe, la différence provient des différences culturelles quant à la conception de l'honneur. Peut-être bien, mais il y a un facteur qu'on ne devrait pas passer sous silence: le racisme. Au commencement de la répression, les Juifs orthodoxes qui protestaient contre la projection de films pendant le sabbath lancèrent des pierres et des objets métalliques —depuis leurs maisons— contre les voitures et les policiers mais, en cette occasion, la presse n'a pas fait état d'assassinats ni de brutalités sadiques. Ce ne fut pas non plus le cas, six mois plus tard, lorsque, pendant une manifestation, des travailleurs juifs firent irruption dans le ministère des finances en cassant des fenêtres et en frappant des policiers et des fonctionnaires (7).

Margalit commente que «le désir officiel du gouvernement israélien de... restaurer la loi et l'ordre... a été soigneusement traduit: «effacer le sourire du visage de la jeunesse palestinienne». La phrase est juste. Les soldats qui frappent les Arabes dans une rue importante de Jérusalem Ouest lancent: «Voyons s'ils osent lever la tête!». La leçon qu'ils enseignent aux Arabes est «Vous ne devez pas lever la tête». C'est ce que déclare l'auteur israélien Shulamith Hareven de Gaza, où les caractéristiques de vingt ans d'occupation sont la «dégradation» et le «harcellement constant... et gratuit, le mal pour le mal». «Un homme marche dans la rue et (les soldats et les colons) l'appellent: «viens ici, espèce d'âne». Une phrase en hébreu que tous les Arabes apprennent aussitôt est: «Vous êtes tous des voleurs et des fils de putes». Les soldats de la frontière insultent et se moquent d'une femme qui revient d'un voyage d'études aux Etats-Unis: ils rient des vêtements élégants qu'elle porte», tout en se les montrant. Une autre femme est réveillée aux aurores à coups de pieds dans sa porte par des soldats qui lui ordonnent de lire un bombage sur un mur. En visitant Gaza, peu avant l'intifada, le premier ministre Shamir convoqua les fonctionnaires et les notables de la ville: il les fit attendre devant une porte fermée; et lorsque, finalement, il les fit entrer, ce fut pour leur annoncer peu aimablement qu'Israël n'abandonnerait jamais Gaza. Et il s'en alla. «Cette sorte d'humiliation a une portée politique» ajoute Hareven. Elle n'est pas passée inaperçue chez ceux qui ont appris que «les Juifs ne comprennent que le langage de la

force.» (8). Voilà les conditions de tous les jours; elles sont plus révélatrices que les cadavres et les os brisés. La ressemblance avec les états sudistes d'Amérique au pire moment de l'esclavage est plus qu'évidente. (...).

Ma visite d'avril (1988) a coïncidé avec l'assassinat d'Abou Jihad, un acte très applaudi et excusé en Israël, étant donné qu'il était accusé de préparer des actes terroristes. A l'inverse, on ne devrait pas critiquer l'assassinat des leaders politiques israéliens et des Etats-Unis. La bande de Gaza fut totalement fermée à cause des protestations (qui permirent des tueries à grande échelle par les forces de l'armée) et je ne pus y aller. Par contre, grâce à de très utiles contacts arabes, j'ai pu visiter les zones arabes de Cisjordanie. Même avant l'assassinat en question, la région était en train de ressembler à un camp de concentration. La réponse de la population est une détermination et un défi tranquille, avec un niveau d'organisation populaire impressionnant et la ferme intention de développer une économie d'auto-subsistance (ne serait-ce que pour assurer la survie), et une morale stupéfiante. Des dirigeants palestiniens aux organisateurs des comités populaires, aux habitants des villages qui se trouvent sous contrôle militaire, et aux victimes de la terreur de l'armée et des colons, les réponses sont les mêmes: nous résisterons, nous tiendrons et nous gagnerons notre indépendance, en faisant que la domination des Israéliens devienne impossible.

Quand j'ai visité l'hôpital de Ramallah, j'ai trouvé de nombreux patients gravement blessés, mais je n'ai pas vu de médecin, rien que quelques infirmières. Quelques heures auparavant, il y avait eu un affrontement contre les soldats près de l'hôpital, et l'équipe de médecins risquait d'être arrêtée si elle essayait de soigner les blessés. Les patients et leurs familles se montrèrent d'abord réticents pour parler, car ils craignaient que nous ne soyons des agents israéliens se faisant passer pour des journalistes. Une fois que notre guide eut clairement expliqué notre identité, ils changèrent d'avis et commencèrent à décrire les circonstances où ils avaient été battus et blessés par balles. Un homme paralysé à partir de la taille, avec de nombreux tubes, et cinq blessures par balles, nous expliqua à voix basse alors que nous passions: «quand on veut une patrie, il faut se sacrifier». Un enfant de treize ans, blessé par une balle de caoutchouc (c'est-à-dire une balle d'acier recouverte de cette matière) nous raconta qu'on lui avait tiré dessus, quand il rentrait de la mosquée chez lui, en essayant d'éviter le lieu de la manifestation. Quand je lui ai demandé comment il se sentait, il me répondit que son moral «était plus élevé que le vent». Ces sentiments sont courants et exposés sans rhétorique ni rage. Ces gens, tout en

manquant de moyens d'auto-défense, et en ayant supporté tant de souffrances —sans compter les prochaines—, ont des étoiles dans les yeux et sont empreignés de l'assaisonnement de leur victoire inexorable.

En dépit de tout cela, Israël est encore pour plusieurs raisons un pays intéressant et attirant,, en particulier, et comme partout, par sa communauté de dissidents, qui ne sont nullement marginaux et qui, avec l'appui des Etats-Unis, pourraient devenir une force importante. Le courage et la détermination des Palestiniens ne souffrent pas; avec la solidarité d'autres groupes, il peut se former une voie vers un futur meilleur.

Noam CHOMSKY

1/ Le texte est traduit d'après la traduction de Juan Gabriel Lopez Guix dans «Archipelago» no2, 1989, Plazuela del Consejo, 31001 Pamplona.

1/ Yitzhak Shamir «Hehazit» (Lehi the Stern gang) 1943; repris dans «Al-Hamishmar» 24-12-87; traduit dans «Middle East Report» (MERIP), mai-juin 88.

2/ Editoriaux du «New-York Times» 19-12-88 6-11-82; du «Times» 11-10-82.

3/ Berlin «Personal Impressions» (Viking, 1981, p.50); Michael Ben-Zohar: «Ben-Gourion, a biography» (Delacorte, 1978, P. 180)

4/ Chomsky parle en tant que citoyen des USA (NDT).

5/ «Boston Globe» 21-5-88; sur l'attaque de l'ambassade US à Séoul, voir le «New-York Times» du même jour. Charles Glass parlant de la violence israélienne, estime que les morts dus aux deux ans de troubles violents en Corée du Sud sont «moins de dix» («Spectator», Londres, 19-3-88...)

6/ «New-York Review», 2-6-88...

7/ Ap, 12-12-87; 1-6-88

8/ Gad Lior «Yediot Ahronot» 24-1-88; Shalmit Hareven «Yediot Ajronot» 25-3-88



**E**n ces temps de désinformation aigüe il est nécessaire de revenir sur les débuts du conflit. Les Russes sont arrivés en Afghanistan par le biais d'un traité d'assistance avec le gouvernement de Kaboul. Quand le gouvernement tchadien demande l'intervention des troupes françaises, ça fait moins de vagues... Dans un pays qui fête le bicentenaire de sa Révolution, il est navrant de voir que la plupart des gens ne savent pas qu'en 1978, le gouvernement de Kaboul n'a jamais voulu que prendre un certain nombre de mesures progressistes comme d'abolir l'usure, les dettes de la paysannerie et instituer l'égalité des droits entre les hommes et les femmes. C'était compter sans la conscience bornée des mollahs, sans doute les plus sexistes et les plus misogynes du monde.

On peut reprocher au gouvernement de Kaboul sa bureaucratie, son stalinisme et ses luttes internes fratricides, sa méconnaissance de la population rurale, mais on ne peut pas lui jeter la pierre pour avoir voulu cette égalité de principe entre hommes et femmes, à moins d'être un réactionnaire flanqué d'un imbécile.

**HISTORIQUE.** L'insurrection dirigée par les mollahs a donc commencé au cours de l'hiver 78-79. En mars 1979, les mouvements rebelles proclament la Djihad ou Guerre Sainte qui va envoyer sur les pistes toute une population paysanne islamisée et fanatisée, des adolescents jusqu'aux vieux. JAMAIS UNE FEMME. Ce sont des gens incultes, analphabètes, qui n'ont pour toute culture que le Coran, des gens endurcis et courageux qui vont faire des guerriers redoutables qui crient « Allah Akbar! » à chaque fois qu'ils tirent une roquette. Les forces gouvernementales sont débordées et le 25 décembre 79 commence l'intervention militaire soviétique.

Comment est-on arrivé à produire les guerres saintes au XXe siècle? ( Certes, on a bien produit des guerres

mondiales et des guerres coloniales... ) L'Islam s'est installé au VIIe siècle en Afghanistan. C'était un pays de Zoroastriens ( croyance qu'on trouve encore en Inde, chez les Parsis de Bombay) et de Bouddhistes. Si l'on considère que le Bouddhisme représente un pôle d'ouverture et de tolérance et l'Islam un pôle d'intolérance où le prosélytisme tient une grande place, on n'est pas étonné par le résultat final: l'Islam a évincé le Bouddhisme, et les derniers Infidèles ont été convertis ou exterminés en 1897 au Nouristan.

**LES ETHNIQUES.** Les Pashtounes constituent l'ethnie dominante (40%). On les retrouve au Pakistan le long de la frontière dans les zones tribales ( Pashtounistan ).

Les Tadjiks sont d'origine perse et parlent le persan, la langue qui unifie le pays. Les Hozaras sont d'origine mongole. Ils habitent le haut plateau central. Ils parlent le Persan avec des traces de mots mongols. Ils sont Musulmans mais Chiites comme en Iran et pour cette raison, méprisés en Afghanistan. Ils n'enferment pas les femmes dans les maisons.

Les Ouzbaks et les Turkmènes sont ceux qu'on a appelé Tatars, d'origine turque et installés au Turkestan, province du Nord qui se prolonge par le Turkestan soviétique. Enfin, les Nouristanis du Nord-Est qui furent les derniers islamisés de force à la fin du siècle dernier.

Les ethnies sont elles-mêmes divisées en tribus, les tribus en clans.

**LES MOUVEMENTS RELIGIEUX.** Le HEZB-I-ISLAMI de Gulbuddin Hekmatiar est un mouvement intégriste qui a reçu une aide financière et militaire considérable des U.S.A. et des services secrets pakistanais. C'était le mouvement préféré du dictateur Zia qui a explosé l'an dernier dans un avion militaire.

Le HEZB-I-KHALES est une scission du précédent. Il est dirigé par Younis Khalis et est implanté autour de Jalla-

labad et le long de la frontière avec le Pakistan.

Le JAMIAT-I-ISLAMI, dont le plus célèbre commandant est Massoud, implanté dans la vallée du Panchir. C'est probablement le plus grand parti dont le leader est un professeur de droit islamique, Burhanuddin Rabbani, un Tadjik.

Le Front de Libération National Afghan est dirigé par un professeur de théologie de Kaboul, Mojadidi, partisan du retour du roi exilé Zaher Shah.

Le Front National Islamique est dirigé par un leader plus occidentalisé que les autres, Gailani, qui a une certaine influence parmi les réfugiés, et de la famille à Londres et à Washington.

Disons que tous ces leaders et commandants n'ont qu'une seule base commune: l'Islam pur et dur qui enferme les enfants dans des écoles coraniques et les femmes dans les maisons.

Une fois de plus, la politique étrangère des Etats-Unis échappe à tout entendement. Malgré leurs déboires avec les ayatollahs iraniens, ils auront tout fait pour amener la création d'une république islamique à Kaboul et portent la plus grande responsabilité dans le bain de sang présent et à venir.

L'Inde, quant à elle a toujours soutenu le régime de Kaboul. En effet elle ne souhaite pas voir s'établir une troisième puissance islamique sur son front ouest entre l'Iran et le Pakistan et elle a déjà beaucoup de soucis avec les cent millions de musulmans indiens.

Maintenant, les Soviétiques sont partis. Contrairement aux spéculations, le gouvernement de Kaboul, se bat farouchement. Ses militaires, fonctionnaires et militants savent que les moudjaheddines ne font pas de prisonnier. Et que leurs alliés des U.S., d'Arabie Saoudite et du Pakistan ne sont pas prêts à respecter leurs engagements, à stopper leur ingérence pour faciliter des négociations. C'est donc un cas unique dans les nombreux conflits du XXe siècle: la guerre sainte ne débouche pas sur le dialogue, le cessez-le-feu, et autres alternatives. Seulement la guerre jusqu'à extermination d'un des camps.

Ghislain Bellorget.

# Sherlock Holmes et le mystère des communautés

par Ronald Creagh

## I

Sherlock Holmes jeta presque sa pipe sur le vaisseleur victorien qui trônait dans la chambre. Décidément, il ne se ferait jamais à ce tabac! Il regarda de nouveau le bref mot que le facteur, Cragton, lui avait amené le matin même:

«*Mon cher Sherlock,*

*Je te mets au défi d'expliquer la nature des expériences communautaires américaines.*

*Marianne E.*

Il haussa les épaules. La presse anglaise avait parlé à satiété dans les *sixties* de ces bandes de hippies et autres jeunes portant des fleurs, qui se promenaient tout nus par moins 10 degrés et cultivaient des plantes interdites dans des fermes perdues du Michigan ou de l'Etat de New York. Il suffisait de retrouver un de ces journaux.

Pourtant, il se sentait mal à l'aise. Marianne E. n'était pas une femme que ce vieux misogyne pouvait traiter à la légère. Chaque fois qu'il ne s'y attendait pas, elle lui envoyait de Suisse des petits mots du même genre. Il préférerait ne pas se souvenir des périodes de désarroi intellectuel où ceux-ci le plongeaient. Mais cette fois elle exagérait: la réponse devait être écrite partout.

La pluie avait cessé de tomber sur le petit village près de Tintagel, en Cornouailles, où il essayait de se désintoxiquer de sa passion pour la morphine en fumant du tabac. Il partit sonner à la porte du pasteur. Holmes, pour se dérouiller, voulait demander au Révérend, un géant taillé comme un bloc de menhir, de l'initier au lancer du javelot.

Sur un guéridon de style Chippendale, placé dans le vestibule du presbytère, avait été déposé *Les Etats-Unis au XXe siècle*, le dernier livre de Claude Fohlen, le grand historien français des Etats-Unis. Celui-ci l'avait envoyé en remerciement d'un service rendu. Le pasteur garnissait ainsi lentement sa bibliothèque en occupant ses temps libres, dont Dieu seul connaissait l'étendue, à des recherches dans les archives locales pour le compte de ses divers correspondants.

Le ministre du culte était parti manger des petits fours chez une paroissienne, mais ne devait pas tarder à revenir. En attendant, tout en buvant un thé avec la femme du pasteur, Holmes, l'air détaché, tournait fébrilement les pages, l'air de rien. Quel triomphe s'il envoyait la réponse dans les vingt-quatre heures!

A sa grande déception, l'ouvrage ne contenait que trois lignes sur le mouvement des *communes*. Selon l'auteur, la nouvelle génération d'Américains, «produit de l'après-guerre, ignorante des crises et des tensions et d'autant plus sensible aux injustices sociales», avait rompu avec le conformisme des universités repliées sur elles-mêmes pour s'intéresser à la pauvreté et aux discriminations raciales.

Holmes croyait trop en la science pour accepter ce qui, à ses yeux, était une *description*, pas une *explication*. Le savant historien décrivait un com-

portement, il n'en donnait pas les causes. Pourquoi la jeunesse blanche de Harvard, par exemple, ne s'intéressait-elle plus soudain aux «panty raids», ces expéditions nocturnes dont l'objectif était de se rendre dans les dortoirs des filles pour capturer leurs culottes comme des trophées? D'autres générations d'Américains avaient connu le confort et s'en étaient satisfaites. L'écroulement des sacrosaintes traditions universitaires relevait du constat; encore fallait-il déterminer les causes de l'accident.

La bibliographie de Fohlen contenait une petite note: «Sur les turbulences sociales, la littérature est pléthorique. Ne sont donnés que quelques titres en français, reflétant la curiosité des Français pour les maux américains.»

Le mystère s'épaississait. Pourquoi en effet le mouvement communautaire, qui avait touché des dizaines de milliers de gens, n'appartenait-il qu'à l'histoire des «spécialistes», pas des «généralistes»?

Le pasteur venait d'arriver. Holmes remarqua, avec amusement, que la braguette de l'ecclésiastique n'était pas complètement boutonnée. Celui-ci l'invita à venir jouer une partie de whist le soir même. Holmes prétextait qu'un léger rhumatisme l'empêchait de sortir ce soir-là, et fit remettre l'invitation à plus tard. En échange, il lui fallut ingurgiter une affreuse tisane, censée remédier à tous les maux de la création, que la femme du pasteur tenait à lui mijoter; et il dut promettre d'en boire encore chez lui.

## II

Holmes avait son idée. Il voulait profiter des tarifs de nuit pour téléphoner à son ami Eduardo C., célèbre psychiatre à Paris, qui se spécialisait dans l'étude de l'utopie. Il avait entendu un de ses rapports, à un congrès international, et en avait été impressionné bien qu'il ne partageât pas toutes ses idées. Holmes reprochait à Eduardo de ne pas distinguer le mythe et l'utopie. Sans doute les deux phénomènes dérivent-ils de l'inconscient; mais pouvaient-ils, pour autant, être confondus? Et si l'on imaginait, par exemple, que l'utopie était la pulsion, tandis que le mythe constituait «l'objet perdu», cela ne faisait-il pas de l'utopie un phénomène éminemment réactionnaire?

Le téléphone d'Eduardo était occupé.

L'attitude de Fohlen préoccupait Holmes. Comment un mouvement de masse, dont on avait parlé à l'époque jusqu'à saturation, pouvait-il être écarté par l'histoire globale?

Enfin la ligne fut libre. Avec son humour habituel, Eduardo observa que les historiens n'échappaient pas aux lois générales de l'humanité; ils pouvaient être, eux aussi, esclaves de leurs idéologies. Les généralistes étaient sans doute plus conservateurs que les spécialistes. Ces derniers avaient sans doute quelque motivation politique qui les amenait à s'engager dans les voies moins fréquentées.

Holmes était soulagé, si heureux même qu'il fit bouillir la tisane que l'épouse du pasteur lui avait remise. Il songeait à la fragilité des sciences humaines, par contraste avec celles de la nature. Les histoires générales, destinées aux masses, étaient écrites par des esprits traditionnels; les réformateurs ou les révolutionnaires n'avaient le droit d'écrire que pour les spécialistes.

La tisane était moins mauvaise qu'il ne l'avait pensé. Il en vida cependant la moitié dans le pot de chambre et s'endormit dans la paix du juste.

A deux heures du matin il se réveilla. L'insomnie recommençait. L'explication d'Eduardo soudain ne le satisfaisait plus. Le psychiatre refusait d'accorder aux conservateurs et aux contestataires un minimum de bonne foi, de lucidité. Était-il possible que les routines d'observation, les méthodes historiques, soient rendues inopérantes au point qu'il était impossible de déterminer si un phénomène était important ou non?

Holmes respectait Eduardo. Au contraire de tant de psychiatres que ses enquêtes criminelles l'avaient amené à fréquenter, celui-ci ne ramenait pas tout au psychologique. Néanmoins, plutôt que d'incriminer les historiens, ne pouvait-on pas recourir à une hypothèse plus simple?

Elémentaire, mon cher Watson. Les historiens des mouvements communautaires n'avaient pas convaincu leurs collègues de l'importance du mouvement parce que leurs explications étaient trop superficielles pour être convaincantes.

### III

Sous le petit crachin du matin, Holmes partit pour Tintagel. Il avait besoin de réfléchir. Il erra dans les ruines du château du roi Arthur.

Qui pouvait dire, en regardant ces roches, quelle avait été l'importance réelle du chef légendaire? Pouvait-on faire parler le granit?

Le mouvement des communes ressemblait à ces pierres. Attaqué par le temps, il n'en résistait pas moins. Des lambeaux subsistaient ici ou là. Si au lieu de granit le roi Arthur n'avait disposé que de calcaire, sa grandeur en eût-elle été amoindrie? *La nature d'un phénomène ne s'explique pas par ses éléments constitutants.*

Le mouvement communautaire était souvent défini comme « alternatif », à la recherche d'un style de vie différent, conscient de son aliénation, etc. Sans doute. Mais cela présupposait qu'il y avait effectivement une société hypocrite, dépersonnalisante, aliénante pour tout dire. Car si les maux dont on accusait l'Amérique n'étaient qu'imaginaires, la réaction de la contre-culture ne serait qu'un phantasme, un psychodrame collectif. Son histoire relèverait de la psychologie collective des états d'âme, de l'illusion idéologique au sens le plus fort du terme: une méprise (regrettable ou merveilleuse) sur la nature du « réel collectif ». La nature des expériences ne pouvait donc être expliquée sans référence à une certaine « réalité » sociale extérieure.

Il était clair que les groupes se recrutaient dans la bourgeoisie blanche non hispanique. Leurs membres provenaient de familles aisées des

classes moyennes. Ils étaient les héritiers du rêve américain, ceux à qui l'on avait promis une carrière de médecin ou d'avocat et qui avaient eu des Mustangs quand ils avaient 18 ans. Mais pourquoi apparaissait-il des clivages? Comment les mêmes causes auraient-elles produit tantôt des pacifistes et tantôt des violents, tantôt des astrologues et tantôt des politiciens, ici des anarchistes et là des hare krishnas? Pourquoi certains adoptaient-ils l'engagement communautaire tandis que d'autres le rejetaient avec autant de passion? Comment rendre compte de cette fragmentation des classes moyennes? Quelle était donc la nature d'un phénomène aussi composite?

La pluie tombait à verse. Dans la lumière blafarde du jour levant, la mer et le ciel s'unissaient pour former un univers neigeux, d'un blanc laiteux. Les vagues venaient frapper les rochers, éclatant en pluie d'embruns. La méditation devait se terminer. Il recueillit un peu de mousse qui se nichait sur un coin de rocher et l'amena chez lui pour l'étudier.

### IV

Enrobé de couvertures, haletant comme un phoque, Holmes avait attrapé une bonne grippe. Assis dans son lit, sur les jambes un plateau laqué couvert de cendres portant encore deux tasses de porcelaine où gisait un fond de thé, il avait pris la précaution de s'entourer de livres, de cartes et de manuscrits divers. De très mauvaise humeur, il s'était donné quarante-huit heures pour trancher l'irritante énigme. S'il continuait à ignorer quelles étaient les causes du mouvement communautaire, il ne pourrait en définir la nature. Il décida que, s'il ne trouvait rien, il téléphonerait à Marianne E. pour lui demander la réponse.

Même sans être détective, Holmes était d'un naturel méfiant. Quand on voulait lui montrer des « causes », il avait envie de sortir son revolver. Ses collègues trop souvent prenaient pour une *cause* ce qui n'était que la *condition* nécessaire à l'exécution d'un fait. Les avocats, quant à eux, énuméraient dans leurs plaidoiries tellement de « facteurs » qu'on finissait par douter de l'existence même du crime et du criminel. Multiplier les « facteurs » était peut-être un signe de raffinement, une démonstration ostentatoire, une gesticulation destinée à impressionner l'auditoire par un déluge de subtilités; le tableau final n'en était pas moins un fatras de causes, un échafaudage de causalités, une suite de raisons dont aucune n'était déterminante mais dont l'accumulation produisait un effet global. Holmes estimait enfin que les sociologues et philosophes, avec leurs distinction entre « profond » et « superficiel », n'étaient guère plus heureux.

Pour se distraire, il visionna un film sur sa vidéo. Il avait par hasard enregistré une émission commémorative des années soixante, un soir où il était sorti jouer une partie de whist qu'il avait d'ailleurs confortablement gagnée.

L'histoire des communautés aux Etats-Unis remontait aux groupes religieux et laïcs des 18<sup>e</sup> et 19<sup>e</sup> siècles. Il y avait eu des courants importants à ces époques: les shakers, les owéniens, les fouriéristes, les icariens, qui durèrent près d'une cinquan-

taine d'années. Puis le renouveau communautaire des années soixante. Il avait commencé en Californie, au nord de San Francisco, et au sud, loin des côtes. Il s'était prolongé ensuite au Nouveau Mexique, au Colorado et, tout au nord, dans le Vermont et dans la vallée de Hudson, près de Woodstock. Puis il avait gagné d'autres Etats, presque tous, sauf le Middle-West et le Sud profond.

Ces communautés n'étaient guère plus stables qu'une fourmilière. Elles ne duraient souvent pas trois ans. Mais quels échanges entre elles! Des fourmis, sans cesse en train de parcourir le terrain.

S'ils appartenaient à la petite bourgeoisie, les membres des communautés étaient loin de se contenter de critiquer la culture de leur milieu. C'était l'Amérique puritaine qui sanctifiait les privations dans le présent au nom de lendemains meilleurs, l'Amérique raciste qui rejetait le vote des Noirs, l'impérialisme américain qui poussait le pays à jouer le rôle de gendarme du monde, et même, au delà, c'était toute la société moderne qu'ils remettaient en question: la famille monogame, les travaux domestiques et la femme au foyer, la recherche de la productivité au détriment du jeu, de l'efficacité au détriment de la conscience, la domination des sentiments par l'intelligence, l'absence de spontanéité, l'atomisation des rapports inter-personnels, l'inégalité sociale, la vie hétérosexuelle, la bureaucratie, les multinationales, l'organisation socio-économique fondée sur la croyance dans la rareté des biens et la société de consommation, la ville, l'armée, l'industrie, la vie quotidienne et l'histoire collective, le culte de l'énorme et la passion du changement pour le changement. Et dans tout cela ils donnaient la priorité à la transformation des personnes sur la réforme des institutions. Ils ne combattaient pas la société: ils se mettaient *en dehors* de celle-ci.

Sur l'écran, une jeune femme nommée Nadia allaitait son bébé. Elle racontait qu'elle rejetait le modèle de changement proposé par la politique politicienne et la démocratie représentative.

Décidément, l'explication par les facteurs externes commençait elle aussi à en prendre un sacré coup. Si l'on disait, par exemple, que le mouvement avait commencé par une série de griefs contre la société américaine, on aboutissait à une sociologie des mouvements de protestation, avec toute la ribambelle de connotations psychologiques qu'un tel phénomène comporte: le mouvement devait correspondre à des frustrations et s'enfermer dans des formes négatives.

Nadia était à des années-lumière de pareille image. Elle décrivait comment la communauté expérimentait de nouvelles formes de division du travail et de partage des décisions. Il n'y avait plus d'un côté des décideurs et de l'autre des exécutants.

Le bébé avait fini de s'allaiter. Nadia était remplacée par un rouquin qui racontait comment le groupe s'efforçait de lutter contre la séparation des travaux manuels et des tâches intellectuelles. Il fallait, disait-il, concilier les «nécessités» de la production avec les «passions» des individus.

Puis un couple apparaissait à l'écran. Il décrivait comment les uns et les autres tentaient de créer

des rapports inter-personnels fondés sur le dépassement des rôles masculins et féminins traditionnels.

Contrairement à son image négative, le mouvement était bien engagé dans un univers constructif. Si des causes historiques existaient – et Homes commençait à en douter –, pour engendrer un dynamisme aussi positif il avait fallu une sacrée chiquenaude initiale, comme aurait dit Descartes.

## V

Des brumes flottaient sur la mer, telles les âmes mortes de chevaliers errants. Au loin s'était immobilisée pour l'éternité la silhouette d'un super-pétrolier.

De sa fenêtre Holmes voyait le pasteur se frayer un chemin vers la maison. De temps en temps, le bruit de ses pas dérangeait un groupe de goélands qui s'envolaient avec de grands cris. Il arrivait pour proposer à Holmes une première séance d'entraînement au lancer du javelot. Il trouva celui-ci au lit, coiffé d'un bonnet et fumant une pipe, la goutte au nez.

– Ecoutez, monsieur le pasteur, comme vous le voyez je ne suis pas en état de sortir. Mais, si vous le permettez, j'aimerais avoir votre opinion sur un petit traité que je viens de lire.

Il ne pouvait s'empêcher de sourire dans sa barbe. Il était prêt à parier que la petite tache verte qui souillait irrévérencieusement une épaule de la veste du pasteur contenait une mousse identique à celle qu'il avait prélevée près des ruines.

– C'est un livre passionnant sur le mouvement américain des années soixante, dit-il.

– Ah! l'Amérique des hippies! Ils croyaient renverser la société, mais c'est elle qui les a fait disparaître!

– Peut-être, mais n'oubliez pas qu'ils ont accouché de mouvements incontournables, tels les écolos, les féministes ou les gays.

Holmes prononça ces derniers mots sur un ton confidentiel mais apparemment détaché. Il était sûr maintenant de la liaison du pasteur avec Cragton. Les granits de Tintagel abritaient leurs amours clandestines.

Son interlocuteur éclata d'un rire homérique; il connaissait parfaitement cette époque et avait feint l'ignorance.

– Bon! Ils n'ont donc pas été aussi inutiles que je le pensais! Quel est donc ce livre?

Le détective exhiba de sous son oreiller un volume dont la jaquette présentait en photo des étagères où s'alignaient des chaussures usées de tous âges et de tous sexes. Le titre en était:

*Communes  
in the Counter Culture,  
Origins, Theories, Styles of Life,  
by Keith Melville.*

Pendant que le pasteur feuilletait l'ouvrage, en quête d'illustrations d'ailleurs inexistantes, Holmes poursuivait:

– J'ai cherché à comprendre la nature de ce mouvement communautaire américain en me

débarassant de toutes les pseudo-explications.

– Que voulez-vous dire?

– Eh! bien, par exemple, si l'on affirme que le recrutement des groupes est «petit-bourgeois», ou que l'on y relève des gens qui ont des problèmes de couple, cela ne nous dit pas si le phénomène est ancré dans le réel ou s'il n'est que «la grande illusion».

– Et alors?

– Je crois avoir trouvé la réponse. Selon Melville, la contre-culture a commencé par des revendications de type *libéral*. Elle a pris conscience de sa diversité et s'est cimentée autour d'une *radicalisation* de ses thèmes. Elle a pris pour cible le capitalisme et l'impérialisme américains: ne sont-ils pas la cause du complexe militaro-industriel, de l'oppression des Noirs et des femmes, de la guerre du Vietnam?

– Mais les hippies ne s'intéressaient pas à l'oppression des Noirs.

– Oui, parce que la radicalisation du mouvement s'est heurtée à l'hostilité de l'establishment. Il fallait coaliser les militants des droits civiques, les anciens radicaux et la nouvelle gauche, mais aussi les bohèmes beatniks de la côte Est, les adeptes de drogues, les pacifistes et les hippies. La critique «libérale» contre la guerre fut remplacée par une critique plus radicale. La dénonciation de la bureaucratie, qui avait surtout caractérisé le mouvement pour la liberté d'expression, s'étendit à tout le «système». Il fallait éviter de se cantonner à un seul objectif, de peur de perdre les masses, et donc mener une guérilla générale sur tous les fronts. A mesure que le mouvement se radicalisait apparaissait l'hostilité.

» A l'hostilité succéda la répression. La majorité outragée se mobilisa contre la pratique insolente d'hallucinogènes interdits qui se généralisait, puis les patriotes réagirent contre les manifestations explosives des opposants à la guerre du Vietnam, les outrages au drapeau américain. Imaginez que des appelés brûlaient en public leurs feuilles de conscription.

– C'est vrai, même durant la seconde guerre mondiale, les aviateurs américains préféraient gaspiller leurs bombes en les lâchant de très haut, plutôt que de risquer leur peau. Les généraux européens se souciaient moins des vies humaines.

Holmes poursuivit:

– Les jeunes ont dû fuir leurs «obligations» militaires, mais aussi cette société qui leur semblait perdue, et même leurs camarades de lutte dont ils ne partageaient pas les options. Il y avait donc des causes internes et externes. Pour unir le mouvement, il fallait un ennemi commun: ce fut le capitalisme. Les problèmes d'unité du mouvement «contre-culturel» et l'hostilité de la population en général...

Le pasteur, qui s'était levé pour se verser une rasade de Glenfiddich, l'interrompt:

– Par tous les chevaliers du Graal! J'ignorais, Holmes, que vous aviez adopté les doctrines hégéliennes.

– Comment cela?

– Votre explication est séduisante. Elle reconnaît à la contestation une certaine épaisseur: il y a

un sujet de l'histoire. Celui-ci ne relève pas de causes impersonnelles ou plutôt dépersonnalisantes, celle n'est pas l'œuvre de victimes impuissantes, ballottées par les circonstances. Elle relève d'un acteur collectif, au destin tragique à souhait puisqu'il mène à la fois le rôle d'un prophète incompris et une quête impossible de sa propre unité. Vous voilà heureux comme un marxiste: vous avez un sujet de l'histoire!

» Il existe toutefois quelques problèmes. Passons sur ceux d'ordre chronologique: le mouvement noir a-t-il joué le rôle de détonateur qu'on lui assigne réellement ou est-il un effet de la contestation? Y a-t-il eu, dans un premier temps, distinction entre militants et alternatifs, puis fusion par la suite et enfin dissociation?

» La déception, la répression et la crise peuvent avoir été des *conditions* de l'apparition des communautés «utopiques», mais j'en doute. Les auteurs de la Beat Generation, les Jack Kerouac, Gary Snyder, Lawrence Ferlinghetti, Kenneth Rexroth, Paul Goodman avaient déjà formulé la plupart de ces thèmes dans les années cinquante. Ces conditions d'ailleurs ne sont ni suffisantes – autrement les communes apparaîtraient de façon plus fréquente et plus générale – ni même nécessaires.

» Si l'on parle de «repli», pourquoi a-t-il pris une forme collective plutôt que celle de la solitude? Pourquoi la crise du capitalisme a-t-elle débouché sur la recherche d'un modèle différent du quotidien au lieu de la croissance du mouvement communiste américain? Pourquoi a-t-elle mis en évidence les problèmes s'attachant à la sphère du privé?

– Vous n'allez pas me dire que les communes ont renversé le capitalisme, ni même qu'elles l'ont remis en cause!

– Peut-être les communautaires sont-ils les nouveaux chrétiens: à l'opposé de la société capitaliste, engluée dans la course à l'avoir, ils cherchent à développer l'être. Les communautés traduisent la crise de la bourgeoisie moyenne américaine. Ou celle des Etats-Unis. Ou celle de la société capitaliste. Ou celle de la civilisation occidentale tout entière. Qui le dira?

» Car ce sont aussi les institutions qui se trouvent remises en cause, et la première d'entre elles, la famille. Pensez à la manière dont, à partir du 18e siècle, la famille se sépare progressivement de son entourage, établir une nette distinction entre le public et le privé, le social et le familial. Et vous comprendrez pourquoi la famille s'est appauvrie en voulant se refermer sur elle-même. Pensez aux expériences de mariage complexe, et voyez le contraste qu'elles représentent par rapport à l'ère victorienne avec sa sexualité réprimée, ses femmes domestiquées, ses hommes castrés.

» Peut-être les communautés sont-elles le cocon d'où sortent, comme des papillons éblouissants, les idées incontournables, telle la métamorphose des rapports inter-personnels, ou encore l'écologie, dont tout le monde, capitaliste ou non, devra bon gré mal gré prendre le parti.

– Votre argument, monsieur le pasteur, ne nous dit rien de la *nature* des communes. Un cocon n'est qu'une métaphore, et comme vous le savez,

puisque vous faites du jardinage, les fleurs peuvent aussi pousser sur du fumier. On ne peut juger la nature d'un phénomène par ses conséquences. Il faut rechercher les causes.

- Les causes? Vous en avez à satiété. Il suffit de regarder le déroulement chronologique des faits: la Beat Generation et sa découverte de la drogue et du jazz, la rencontre avec les poètes de la côte Est, les décrets de la Cour suprême interdisant la ségrégation, le mouvement des sit-in, le livre de Harrington qui révèle qu'il y a des pauvres aux Etats-Unis, la Nouvelle Gauche et la déclaration sur la «démocratie représentative», le mouvement contre Johnson, les émeutes noires dans les grandes villes, les batailles pour la liberté d'expression, pour la dépénalisation de l'usage des drogues douces, les luttes des Noirs pour les droits civiques, les révoltes contre la guerre du Vietnam, le courant féministe, le mouvement des homosexuels, et j'en

passé. C'est une époque étourdissante d'événements, d'éclats, de protestations, de combats, de guérillas et de guerres dans toutes les directions. Comment chercher une cause, comment étudier les mouvements de l'eau d'un étang lorsque la grêle y tombe partout à la fois?

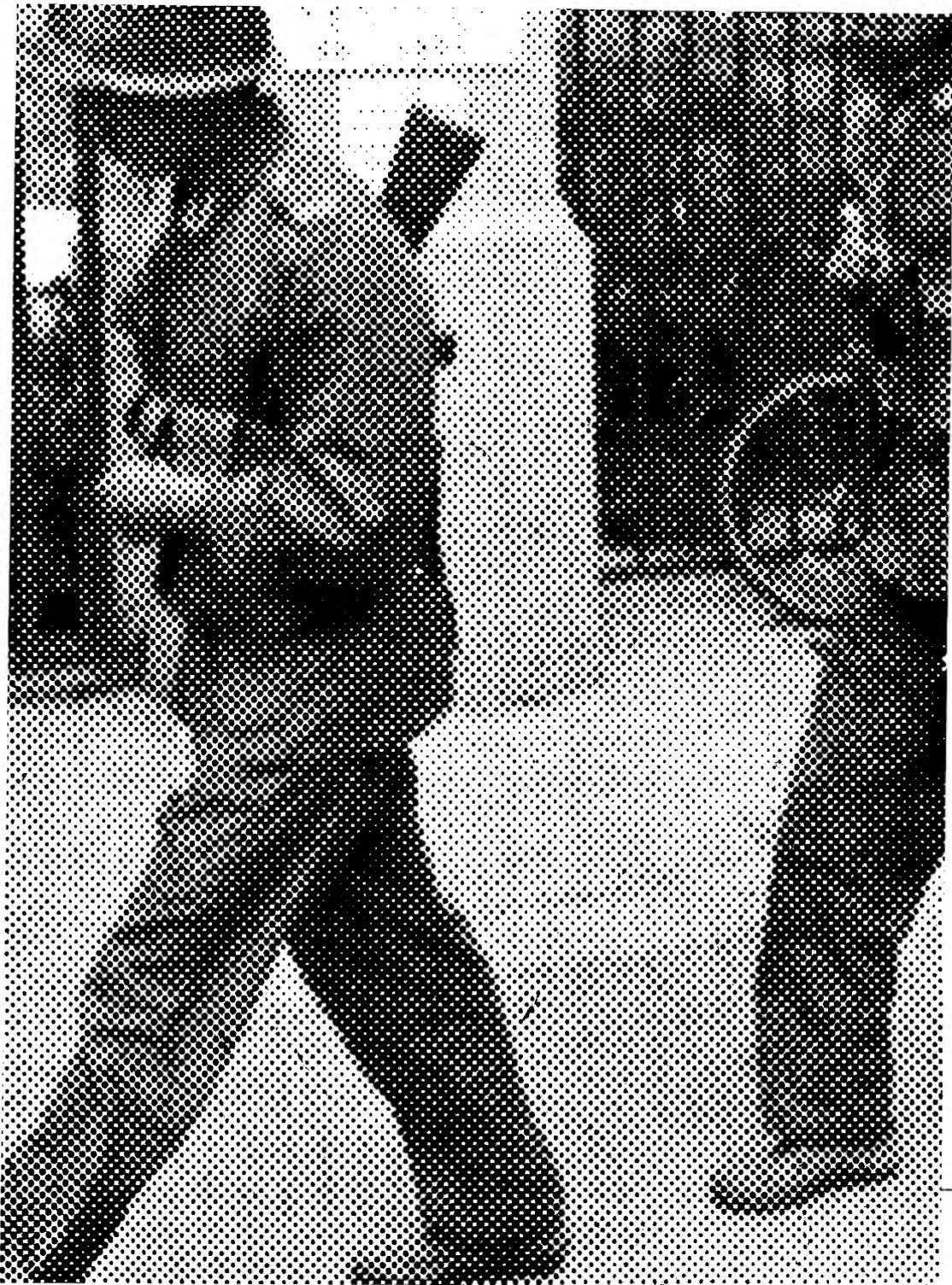
Sherlock Holmes n'en pouvait plus. Il décrocha son téléphone. Marianne E. était au bout de la ligne.

- Vous avez gagné, dit-il. Quelle est la nature, mais surtout quelles sont les causes du mouvement communautaire?

A travers le grésillement du téléphone, il discerna une nuance d'ironie dans la voix de sa correspondante:

- Avez-vous entendu parler de la théorie des turbulences? dit-elle simplement.

*Ronald Creagh*



# Contre l'orthodoxie

Nous avons pris connaissance de l'article publié dans I.R.L. no 81 sous le titre « CNT-AIT- Solidarité », signé par « les amis de la CNT-AIT », malheureusement sans noms.

Nous sommes entièrement d'accord avec les auteurs anonymes de cet écrit sur la nécessité de lancer un débat sur la division (qui dure depuis déjà dix ans) de l'anarcho-syndicalisme espagnol pour que tous les compagnons, au niveau international, puissent « prendre position en connaissance de cause ». Mais, pour atteindre ce but, nous considérons qu'il est nécessaire que TOUTES les positions soient connues, et non seulement celles d'une tendance. Ce n'est qu'avec un maximum d'informations qu'il est possible d'arriver à des conclusions.

Un bon moyen de comprendre les choses serait, par exemple, de se rendre en Espagne. C'est avec grand plaisir que nous accueillerons tout visiteur afin de lui faire voir sur place les réalités de notre organisation.

On nous dit que nous refusons l'ORTHODOXIE anarcho-syndicaliste, comme s'il s'agissait d'une accusation, alors que, pour nous, il s'agirait plutôt d'un compliment. Nous ne croyons en aucune sorte d'orthodoxie, parcequ'elle empêche tout progrès et tout débat. Pour nous, l'anarchisme, et son expression syndicale, l'anarcho-syndicalisme, ne peuvent pas s'enfermer dans un corset; c'est une idée en perpétuel mouvement qui va s'adaptant à chaque époque et situation sans pour autant renoncer en rien à son essence. Dès l'instant où il cesse d'en être ainsi, nous aurions affaire à une philosophie caduque, comme c'est actuellement le cas de la plupart des idéologies.

On nous accuse aussi de ne pas avoir une « ligne concrète » et de participer aux élections syndicales, en tant qu'appendice des syndicats réformistes majoritaires, aspirant à participer à la « concertation sociale ».

Sur ce point, nous pourrions simplement conseiller de lire attentivement nos résolutions fondamentales. Mais, de toutes façons, nous essayerons de l'expliquer ici.

Notre stratégie continue de passer par les sections syndicales. Nous participons aux élections syndicales pour obtenir les moyens qui nous permettent d'implanter les dites sections syndicales. Nos délégués syndicaux doivent signer par avance leur démission pour le cas où leur manière d'agir ne serait pas absolument cohérente avec les exigences de leur section syndicale. Nous ne nous diluons pas dans les comités d'entreprise et nous nous efforçons de les vider

de leur contenu. Nous pratiquons une rotation des délégués dans les comités d'entreprise comme dans la section syndicale pour obtenir la plus ample participation de tous les affiliés, et les décisions se prennent uniquement en assemblée générale. Quant à l'accusation de suivisme, par rapport aux syndicats majoritaires, ceux-ci seraient les premiers à la réfuter à la lumière des luttes récentes que nous avons eu à mener autant contre leurs organisations que contre celles du patronat. Ce fut le cas, par exemple, dans les entreprises SEAT, FASA-RENAULT, MICHELIN, RENFE (compagnie nationale des chemins de fer), dans le secteur des banques, dans l'enseignement etc. . . A chaque occasion, nous avons donné la preuve que nous avons toujours défendu à outrance les intérêts des travailleurs.

De plus, nous aimerions narrer deux anecdotes: A la SEAT (où nous avons gagné les élections syndicales), la CNT-AIT a distribué un tract par lequel elle demandait aux travailleurs de voter pour « n'importe quel syndicat », sauf pour la section majoritaire de la CNT dite « rénovée ». Lors des élections syndicales à la RENFE, CNT-AIT, associée aux « Comisiones Obreras » (communiste) a diffusé un autre tract par lequel elle demandait encore une fois aux travailleurs de ne pas voter pour nous parceque, selon eux, nous serions des « mafiosi alliés à la direction de la RENFE ».

D'autre part, il ne nous semble pas que ce soit la meilleure manière d'essayer de convaincre les travailleurs du caractère pervers de notre organisation en falsifiant des informations, comme ce fut le cas à propos de la grève générale du 14 décembre 1988. Selon eux, nos militants auraient, à Saragosse, travaillé main dans la main avec la police pour faire respecter le service minimum dans l'entreprise de transports publics TULSA. Ce fut précisément à Saragosse que 36 de nos militants ont été arrêtés, et plusieurs d'entre eux ont dû recevoir des soins hospitaliers, à cause de leur participation à des piquets de grève. Ce cas fut d'ailleurs porté à la connaissance du public espagnol par toute la presse nationale.

Il convient, en outre, de savoir que ce n'est justement pas nous qui avons pris l'initiative de recourir à l'un des piliers fondamentaux de l'Etat (contre lequel la CNT-AIT prétend être la seule à lutter), afin que les tribunaux, entités des plus éloignées de l'anarcho-syndicalisme décident à laquelle des deux organisations correspond le sigle « CNT ». Notre attitude, depuis l'émergence de la division de l'anarcho-syndicalisme, a

toujours été que le temps et les travailleurs eux-mêmes trancheraient cette question. Peut-être est-ce cette perspective même qui a effrayé le secteur AIT, et les a amené à faire usage des tribunaux.

Pour conclure, bien que l'Etat (qui connaît bien ses intérêts) ait décidé de nous empêcher de continuer de nous appeler « CNT », il ne pourra point nous empêcher de continuer dans la voie de l'anarcho-syndicalisme et de mettre en pratique nos idées libertaires, même si c'est sous le nom de « CGT ».

Car l'important, ce n'est pas la lettre, c'est le fond. Pour nous, ce qui compte, ce sont les idées et les actes qu'elles nous dictent. Et, que l'Etat et les patrons ne se fassent pas d'illusions, nous poursuivrons notre lutte avec au moins autant d'acharnement et de constance que par le passé. La forte remontée de l'anarcho-syndicalisme espagnol enregistrée ces derniers temps ne peut être arrêtée par ce genre de manoeuvres de la part des tribunaux.

quelques affiliés de la CGT  
(ex, snif, snif...CNT)  
de Cornellà de Llobregat  
(Barcelona)  
(suivent 16 signatures).



# CONTRE LA THEOLOGIE ANARCHISTE

« **J**e suis désespéré lorsque nombre de ceux qui se définissent comme anarchistes ne montrent que mépris pour tout ce qui n'a pas les mêmes références. »  
Mimmo, IRL n° 81.

L'article «CNT-AIT solidarité» du dernier IRL me semble non seulement illustrer ce qui précède, mais manquer de logique anarcho-syndicaliste. En effet, au lieu de jouer aux ayatollahs, aux bons contre les méchants, les auteurs auraient pu réfléchir au fait qu'après la scission de 1931-36 de la CNT espagnole, non seulement les adversaires se retrouvèrent unis — tensions sociales aidant — dans la lutte révolutionnaire, mais une partie des éléments définitivement séparés de la CNT — et qui avait créé un parti politique libertaire, avec deux députés en 1936 — aida la CNT, et leur leader Angel Pestaña fut réintégré dans la CNT, peu avant sa mort. On pourrait trouver un exemple similaire avant mai 68, pour les membres de la FA, les expulsés de la FA et la anarcho-syndicalistes... Donc, au lieu de se prendre pour de nouveaux inquisiteurs (rouges et noirs, à la manière hystérique de "Black Flag" de puis quelques années, les camarades feraient mieux de ne pas adopter un ton et des arguments staliniens. Je m'explique.

Les critiques adressées à la CNT sont de deux ordres : suivisme des autres centrales réformistes, appui légal et financier du gouvernement. Quant à la CNT-AIT, ses qualités sont triples : fonctionnement anarcho-syndicaliste, refus des élections syndicales, utilisation de la justice bourgeoise «pour éviter des affrontements...!»

Ces explications occultent un climat global depuis 1976 <sup>(1)</sup>, dont l'enjeu est la récupération de millions de nouveaux francs que représente le patrimoine syndical, c'est-à-dire les biens meubles que possédait la CNT jusqu'à 1936 et la part des cotisations des salariés versées de 1939 à 1976. Il est évident que ce "trésor" stimulerait la CNT qui en disposerait. Quant au fait qu'elle deviendrait par la même occasion une sorte de rouage de l'Etat, comme la SAC en Suède, et que l'action directe et une source financière d'origine capitaliste — pour sa distribution — sont malaisées à relier, aucune des CNT n'a présenté d'analyse claire. Il y a sans doute la prudence vis-à-vis de l'Etat espagnol mais je crains que ce soit aussi le manque de prospective.

Dans ce climat, dans l'attente de l'attribution du pactole, certains "théoriciens" de la CNT se sont lancés dans le puritanisme du refus des élections syndicales, tout en acceptant le cas échéant, certains écarts (métro de Barcelone il y a quelques années), tout en faisant manier la matraque par certains (sans doute des nostalgiques de la police libertaire de 1936-39), en prononçant des menaces de mort. D'autres ont tout simplement continué à être anarcho-syndicalistes parce qu'un syndicat qui prône l'absentéisme, alors que pratiquement à toute candidature de cénétiste a correspondu une élection (qui rassemble les éléments conscients opposés au syndicalisme réformiste), est difficilement pris au sérieux.

Il demeure qu'il y a des sections syndicales parfois actives dans la CNT-AIT, alors que c'est la règle dans la CNT. Le Pouvoir a parfaitement saisi l'occasion que lui offrit ceux qui divisent la CNT en général, en menaçant de répartir le pa-

trimoine à d'autres syndicats. Actuellement, une sentence du Tribunal Suprême attribue les sigles CNT à la CNT-AIT, sans cependant lui donner le patrimoine déjà versé en partie à la CNT. D'autres décisions juridiques devraient éclaircir le borbier juridique provoqué par ceux qui, sous couvert de purisme (et sans besoin d'éléments provocateurs), enlisent le devenir de l'anarcho-syndicalisme en Espagne.

Il est évident qu'une situation aussi lamentable s'explique par le déclin des idées libertaires, la méconnaissance des idées de l'anarchisme que le laminage du franquisme et des émigrations politique et économique (exode rural et départs à l'étranger) a entraînée. Au-delà des illusions, il faut reconnaître qu'à part en Suède, l'anarcho-syndicalisme n'a de prise nul part, car là-bas, il y a 30000 cotisants réels et non-potentiels, comme dans les deux CNT réunies. Quant à l'Espagne et le mouvement anarcho-syndicaliste — quels que soient les sigles qu'il adopte, il vaut mieux aider les sections qui font un travail réellement valable que des appareils

Frank Mintz.

dont les permanents sont innombrables (par rapport à 1936).

(1) Pour une vue globale de la CNT de 1939 à 1984, voir le CPCA, Chroniques Libertaires, BP 266, 75624 Paris cedex 13.



## POINT. BLOQUONS LA MACHINE...

### POUR UN ANARCHISME PRO-POSITIF

(Suite de la page 4)

### CHANGER LA SOCIÉTÉ ?

Detruire l'Etat ? Réorganiser l'économie ? Proposer une morale libertaire ? Avec quelles armes ? Avec qui ? Comment ? Et puis, changer la société (le monde, peut-être...), cela voudrait dire proposer un autre monde, indiquer une autre façon de créer, de répartir les richesses et le bonheur... A vrai dire, je me sens de plus en plus incapable de tenir un long discours sur ce sujet...

Peut-être, comme le constate A.M.R. dans *A- Revue Anarchiste*, sous forme d'interrogation, «ne sommes-nous plus capables d'imaginer l'avenir»... Peut-être nos utopies sont encore celles rêvées par nos grand-pères. Et peut-être est-ce la faute à notre civilisation de la sur-communication, faite de sons et d'images, de l'événement vécu toujours en direct, attendu, disséqué par ces boîtes magiques (que nous avons tous chez nous), représenté par ceux et celles qui, chaque soir, nous guident de leur voix dans le tourbillon des événements du jour. Peut-être cette civilisation ne nous laisse-t-elle plus le temps de rêver, ou simplement de penser. En conséquence de quoi, nous ne pouvons peut-être plus exprimer notre propre pensée, acquiescer, en un mot, l'autonomie de réflexion qui, seule, nous donnerait des armes capables de faire face quotidiennement à toutes les tâches auxquelles il nous faudrait apporter notre contribution. Peut-être même, si notre cerveau reste le meilleur magnétoscope qui soit, n'avons-nous plus le temps de nous arrêter sur l'image, sur l'événement. Voyons, après Yéwéné Yéwéné et Tchibaou Jean-Marie, arrivent au galop et souriants les étudiants chinois. Puis arrivent les élections européennes, des ayatollahs morts qui hystérisent toute une foule (le peuple ?), des militaires qui font leur métier (n'apprend-on pas à faire la guerre lorsqu'on a un uniforme et des armes, guerre à l'ennemi extérieur, mais aussi intérieur, s'il menace l'ordre établi ?). Et du sport, toujours plus clairement parsemé de slogans publicitaires. Des catastrophes naturelles ou techniques.

Alors, certains parmi les meilleurs de ma génération, se retranchent derrière l'illusion d'une organisation, organisée ou à organiser, pour acquiescer plus de force et d'efficacité.

D'autres se repassent des lectures enivrantes qui exposent en détail le type de société communiste-libertaire désirée.

D'autres plongent dans leur quotidien pour ne plus en sortir.

D'autres plongent...

D'autres s'éloignent à petits pas pour ne pas faire de bruit (pour aller chercher des cigarettes, disait un camarade à Venise, en 1984).

D'autres arrivent enthousiastes et brandissent le drapeau, pour quelques mois ou quelques années.

Tandis que d'autres sont sûrs que, si nous ne sommes pas nombreux, ni vraiment présents dans les événements courants, du moins, nous avons raison. Regardez la Chine !...

Enfin, avons-nous encore le temps de philosopher ? Non ! car le temps s'éloigne de nous, et nous voulons-devons le rattraper, en être les maîtres. Maîtriser le pouvoir, le temps, la communication, la vie, maîtriser tout ce qui nous touche, ce par quoi nous sommes touchés ! (ouf!...) semble être notre impératif catégorique ! Ou sommes-nous condamnés à nous laisser flotter dans les bonnes choses qui nous sont proposées par la civilisation du fast-food, du laser, de l'avion supersonique (j'en passe et des meilleures...). Aidez-moi à réfléchir !

Se mettre devant la table et écrire ? Aller seul à la manif avec sur la tête un bandeau blanc sur lequel on aura écrit : «A bas toutes les armées !» ?

Se nourrir de petites phrases gourmandes : Daniel (Cohn-Bendit) se présente avec les Verts en Italie; Djida (notre amie) est député à Strasbourg... ?

Mais je ne trouve point de philosophie dans tout ça. Point de réflexion. Sur l'homme (femme-homme), sur son être, ses désirs, sa liberté. Et je cherche en vain dans les revues militantes des lumières qui pourraient m'aider à réfléchir à tout ceci (1).

Les journaux anarchistes et libertaires semblent en grande partie être le résultat de cette **éducation révolutionnaire** qui a fait de ses sujets de simples êtres en politique.

Et pourtant, nous devrions être symboles de vie : diversités, équilibre, libertés.

Liberté qui intrinsèquement exprime une morale libertaire toujours efficace si nous sommes capables de lui rendre la... liberté.

Morale ? Liberté ? Bonheur ?

Dans ma pensée d'adolescent que je sens s'éloigner à petits pas vers le passé, ces trois mots se résumaient en cet autre, également très beau, lorsqu'il est prononcé par un cœur amoureux :

### ANARCHIE

Anarchie, donc ?

Pas forcément. Déjà, chaque jour, nous sommes (je me sens), comme fouettés par l'utilisation courante (volens-nolens) de cette parole pour exprimer des situations chaotiques ou embrouillées. Et puis...

Et puis, pour moi, l'essentiel reste encore le désir d'intervenir dans la société pour y apporter une contribution positive afin que, si modestes que soient nos forces et nos idées, elles puissent néanmoins contribuer à ce que le cours de l'histoire ne dépende pas seulement d'un seul prétendu «destin».

Enfin, je propose, avec l'accord de l'équipe d'IRL, qu'on se rencontre (2) les 11 et 12 novembre pour approfondir la question que nous nous posons de plus en plus dans ces colonnes : quel avenir pour l'anarchisme ?

Mimmo

### Notes.

1 sauf des cas rarissimes qui confirment la règle.

2 pour que cette réunion soit intéressante et pour que nous puissions en organiser l'intendance, nous vous demandons de nous envoyer vos réflexions pour fin août afin de pouvoir préparer un numéro spécial d'IRL sur ce sujet; et de nous signaler votre participation pour la fin du mois de septembre.

*irl 82 été 89*



**POUR PASSER UN ETE PLEIN D'AVENTURES LIBERTAIRES,  
POUR EGAYER LES PLAGES TRISTES,  
POUR IRRIGUER LA SECHERESSE DES IDEES CONFORMISTES,  
POUR SE PLONGER DANS LE MONDE DE L'ANARCHIE,  
POUR INONDER DE SOLEIL VOS AMI (E) S...**

**L'ATELIER DE CREATION LIBERTAIRE VOUS PROPOSE  
UN COCKTAIL ESTIVAL....**

**EN PLUS DE L'OFFRE HABITUELLE RESERVEE  
AUX LECTEURS ET LECTRICES D'IRL (LES BOUQUINS  
30% MOINS CHERS), LE RAFRAICHISSEMENT SPECIAL ETE  
DU BICENTENAIRE EST PROPOSE POUR TOUT ACHAT DE  
PLUS DE 300 FRANCS: 50 % DE REDUCTION.**

**VOS COMMANDES SONT A ADRESSER A:  
ACL, 13 RUE PIERRE BLANC, 69001 LYON  
LES CHEQUES SONT A LIBELLER A:  
ACL, CCP 57 24 59 L LYON**

# 1989 catalogue

- Interrogations sur l'Autogestion, 1979, 108 p., 18 F.
- L'Imaginaire Subversif, 1980, 194 p., 60 F.
- Sociobiologie ou Ecologie Sociale, Murray Bookchin, 1983, 52 p., 24 F.
- Femmes, Pouvoir, Politique, Bureaucratie, 1984, 140 p., 30 F.
- Le Pouvoir et sa Négation, 1984, 140 p. 33 F.
- L'Oeuvre et l'Action d'Albert Camus dans la Mouvence de la Tradition Libertaire, Teodosio Vertone, 1985, 50 p., 30 F.
- Pa Kin, le Coq qui chantait dans la Nuit, Jean-Jacques Gandini, 1985, 48 p., 24 F.
- Un Anarchisme Contemporain, Venise 1984 :
  - Vol. 1 : Anarcho-Syndicalisme et Lutttes Ouvrières, 1985, 104p., 56 F.
  - Vol. 2 : Aventures de la Liberté, 1985, 80 p., 44F.
  - Vol. 3 : L'Etat et l'Anarchie, 1985, 120 p., 58 F.
  - Vol. 4 : La Révolution, 1986, 104 p., 56 F.
- Ciao Anarchici (250 photos sur la Rencontre Internationale de Venise, 1984), 1986, 110 p., grand format, co-édition internationale, 90 F.
- Colloque autour du Pouvoir (textes parus dans la revue I.R.L.), 1985, 21 x 30, 32 p., 20 F.
- Explosions de Liberté, Espagne 36 - Hongrie 56, Frank Mintz, 1986, 204 p., 78 F.
- Anarcho-syndicalisme et Communisme: Saint-Etienne 1920-1925, Daniel Colson, préface de Pierre Ansart, 1986, 230 p. 120 F.
- Georges Sand ou ces Dames voyagent, Thérèse Plantier, 1986, 96 p., 52 F.
- Les Nouvelles de la Combe, Louis Ségéral, 1986, 107 p., 48 F.
- Aux Sources de la Révolution Chinoise : les Anarchistes, Jean-Jacques Gandini, 1986, 240 p., 82 F.
- Joël Fieux : Paroles et Ecrits, 1987, 71 p., 40 F.
- Qu'est-ce que l'Ecologie Sociale?, Murray Bookchin, 1989, 43 p., 35 F.
- La Résistible Ascension de l'Extrême-Droite à Marseille, 1989, 88 p., 50 F.
- Les Anarchistes et l'Organisation, Claude Parisse, 1989, 82 p., 40 F

## A LA PAIX CÉLESTE

Vous qui croyez à cette joie faite  
de dragons, de statues, de dra-  
peaux,  
de sang et de slogans,  
de révolution et de sourires.

A vous qui savez analyser mieux  
que quiconque  
ce qui va se passer  
dans les prochains mois.

A vous qui savez parler  
Vrai  
derrière un micro, sur ondes.

A vous qui, demain, choisirez  
de nouveaux représentants du  
peuple.  
A vous qui servirez la patrie,  
ou l'Europe,  
en uniformes corrects.

A vous qui attendez votre image  
au coin d'une rue,  
lors d'une nouvelle manif.

A vous qui expérimentez une  
nouvelle vie,  
derrière les fourneaux,  
dans une imprimerie,  
ou avec des vaches, sur les mon-  
tagnes suisses.

A vous, je pense,  
avec mes yeux bridés, ma peau  
jaune,  
mon âme qui n'a pas eu le  
privilege d'avoir

LA PAIX CÉLESTE

KCHHO

